Jacques Des Ribières

LES NUITS DE MESSALINE



Les Nuits de Messaline

JACQUES DES RIBIÈRES

Les Nuits de Messaline



ÉDITIONS PRIMA
67, rue Servan, PARIS (XIe)

EN GUISE DE PRÉFACE

Pour ceux de nos lecteurs qui pourraient croire que nous avons exagéré à dessein le personnage de Messaline, nous nous contenterons de citer les vers suivants du grand satiriste Juvénal, que nous traduisons à la suite, en adoucissant la crudité des termes, car le français ne peut, comme le latin, braver dans ses mots l'honnêteté :

Respice rivales Divorum : Claudius audi
Quæ tulerit. Dormire virum cum senserat uxor,
Ausa Palatino tegetem præferre cubili,
Sumere nocturnos meretrix Augusta cucullos...
Intravit calidum veteri centone lupanar
Ostenditque tuum, generose Britannice, ventrem
Et resupina jacens multorum absorbuit ictus.
Mox, lenone suas jam dimittente puellas,
Tristis abit : et, quod potuit, tamen ultima cellam
Clausit, adhuc ardens rigide tentigine vulvæ,
Et lassata viris, necdum satiata recessit.

« *Regarde les rivales des dieux et écoute ce qu'osait*

la femme de Claude. Quand elle voyait auprès d'elle son époux endormi, elle se glissait hors du palais et, vêtue comme une courtisane, elle descendait vers les faubourgs de Suburre. Là, dans un lupanar où une cellule lui était toujours réservée, elle offrait à tous le flanc qui t'engendra, ô généreux Britannicus. Elle y restait jusqu'à l'heure où le tenancier renvoyait les filles de joie. Alors, triste, encore brûlante du désir d'amour, elle fermait la dernière sa cellule, puis elle s'éloignait, le corps brisé d'amour mais non rassasiée. »

JACQUES DES RIBIÈRES.

Les Nuits de Messaline

CHAPITRE PREMIER

CALLIDÈS LA SYRIENNE

Dans ce quartier de Suburre, le plus populeux des faubourgs de Rome avoisinant le Tibre, grouillant de portefaix, de gladiateurs, de criminels et de prostituées, la maison la plus mal famée était assurément celle de Numidius Leno.

Masquée sous l'apparence d'une auberge de nuit, où l'on couche les voyageurs de passage, elle était en réalité un véritable bouge, offrant aux sens exaspérés des marins et des soldats la viande malsaine et fatiguée de plusieurs douzaines de filles, esclaves ou affranchies, rassemblées des quatre coins de l'univers.

Dès que l'on avait passé le seuil de l'auberge, on entrait dans une vaste salle, où, le long des

murs circulaires, s'ouvraient d'étroites portes, également espacées.

Sur chacune de ces portes était inscrit un nom de femme : Glycère, Phryné, Néréis... C'était celui de la prostituée qui en avait l'usage.

Une fois cette porte poussée, on pénétrait dans une petite cellule large de deux mètres carrés à peine et dont le fond était occupé par un lit de pierre, qui en tenait au moins la moitié. Sur ce lit étaient jetées quelques couvertures ; aux murs, pendaient deux ou trois miroirs de métal. Une simple lucarne grillagée donnait sur la rue voisine ou sur la cour intérieure, éclairant d'une lumière rare les ténèbres de la logette.

Au centre de la salle s'arrondissait une sorte de comptoir circulaire, derrière lequel se tenait le vieux Numidius Leno.

C'est là qu'il recevait les clients dès la neuvième heure du jour, car il n'était pas permis d'ouvrir avant les maisons de débauche, sans risque de punitions les plus graves, édictées par le préteur et sévèrement appliquées.

Ce matin-là, vers la onzième heure, le tenancier se trouvait seul dans la salle. Assis sur un escabeau, le menton dans les mains, il semblait profondément réfléchir, ainsi que le révélait la barre horizontale ravinant son front ridé comme une pomme sèche.

C'est que Numidius Leno se posait anxieusement une importante question : Glaucus viendrait-il ? Hier, il avait envoyé un esclave pour le prévenir qu'il avait fait la découverte d'un vrai bijou, d'une perle de petite fille à bord d'un navire de traitants et qu'il la réservait à son intention. Le coquin grommelait entre ses dents :

— Cette Callidès, je l'ai payée trente mille sesterces. Trente mille sesterces, par Zeus ! j'espère bien la revendre à ce fils de sénateur au moins cent mille. Excellente affaire qui me permettra d'acheter une petite villa à Baies, pour y passer mes vieux jours ! Oui, s'il vient ; mais s'il ne vient pas ? Me faudra-t-il la laisser chevaucher pour un denier par quelque immonde rameur de trirème qui, peut-être, lui donnera le mal d'Egypte ?

Le monologue du tenancier fut soudain interrompu par plusieurs coups frappés à la porte de l'auberge.

Un sourire éclaira le visage du vieux Leno ; il murmura, tout en se précipitant hors de son comptoir :

— A la douceur de ce heurt, je reconnais la main légère de mon cher client Glaucus Galba.

Tirant le double verrou défendant l'entrée, l'aubergiste entre-bâilla l'huis qu'il ouvrit aussitôt à la vue de celui qui avait frappé.

Il s'inclina jusqu'à terre en disant :

— Que la déesse de l'amour et son fils le jeune dieu Cupidon protègent les jours du noble Glaucus !

Le noble Glaucus pénétra dans la taverne, écartant rudement le tenancier et s'avança dans la salle avec l'aisance d'un homme à qui les lieux sont familiers.

Sans autre préambule, il demanda :

— Où est cette perle rare que tu m'annonces ? Gare à tes oreilles si tu m'as trompé !

— Seigneur, je vais te la présenter. Prends seulement patience un instant.

Léger comme une ombre, le vieux Leno disparut par une large porte, située au fond de la salle. Glaucus resta seul.

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, assez agréable de visage, quoique très efféminé ; de taille peu élevée, il était cependant bien pris et élégant. La tête nue, les cheveux noirs bouclés serrés dans un ruban pourpre, une toge l'enveloppait, blanche, à larges plis, dont un des côtés était rejeté sur son épaule gauche, laissant voir une jambe nue, autour de laquelle luisait un cercle d'or. Ses doigts étaient chargés de bagues, dans lesquelles s'enchâssaient des pierres précieuses ; l'une, servant de cachet, portait la figure en pied de Vénus Aphrodite.

Fils d'un des plus riches sénateurs romains, Glaucus habitait une immense villa sur le mont

Esquilin où il donnait des fêtes somptueuses. Chez lui se réunissaient les débauchés les plus notoire de Rome. Les nuits d'orgie qui avaient lieu dans sa maison étaient célèbres dans toute la ville tant par la qualité des convives que par l'impudicité des femmes. Nombreuses étaient les Patriciennes qui avaient osé participer à ces fêtes et l'on prétendait même que Messaline, épouse de l'Empereur Claude, s'était, à diverses reprises, offerte nue et masquée, aux hôtes de la villa pendant ces débauches nocturnes.

Au fond de la salle venait d'apparaître le vieux Leno.

Il tirait à lui par la main une jeune fille, presque une enfant, qui se laissait conduire, les yeux mi-clos. Elle était entièrement nue ; seules des crotales tintaient à ses oreilles.

Un cri d'admiration s'échappa des lèvres de Glaucus.

— Une perle ! tu as dit vrai, vieux coquin ! une perle !

Il s'avança vers la jeune fille et la détailla longuement.

Elle se tenait debout, immobile devant lui, car le tenancier avait lâché son bras. Ses lèvres un peu serrées barraient d'un trait rouge le visage d'un blanc laiteux, cependant qu'entre ses longs cils noirs s'apercevait le bleu lointain, comme effacé, de ses yeux.

— Certes oui ! répéta Glaucus, c'est un vrai bijou que ta trouvaille. Un vrai bijou, par Vénus !

Son regard, à la fois lubrique et admiratif, suivait, une à une, les lignes harmonieuses du corps de la jeune fille.

Il n'exagérait pas, du reste, en qualifiant Callidès de bijou. Dans Rome tout entière, en effet, l'on n'eût peut-être rencontré nulle autre femme où tant de beautés se trouvassent à la fois réunies.

De la chevelure blonde, tombant en nappe soyeuse sur le dos divin de blancheur, à la pointe des pieds, doux comme des plumes de colombe, tout était parfait. Le jeune corps adolescent semblait sculpté dans un marbre vierge, avec les seins durs et fermes, coupes blanches renversées, où pointait le sang d'une fraise mûre, et le triangle d'or décroissant que brûle l'éternel désir d'amour.

Brusquement, le sang dévoré de fièvre, Glaucus fit :

— Dis-moi son prix, vieux coquin ?

— Cent mille sesterces.

L'énormité de la demande fit bondir le jeune homme. Il cria furieusement :

— Cent mille sesterces, voleur ! Cinquante, si tu veux ?

L'entremetteur secoua son front têtu.

— Non, cent. D'ailleurs, je suis certain que, si je l'offrais à Tigellus, il paierait sans marchander cette somme.

La jalousie mordit Glaucus au cœur.

Tigellus était son rival parmi les élégants de Rome ; et il le haïssait profondément.

Il jeta :

— Cent mille sesterces, tu les auras ce soir.

Il regarda un instant la Syrienne et fit :

— Est-elle vierge ?

Le vieux Leno se courba devant lui :

— Le marchand m'a juré qu'il l'avait achetée comme telle à sa mère.

Glaucus gronda :

— Prends garde si tu me trompes ! Deux de mes esclaves viendront caresser tes côtes de cent coups de fouet.

A ce moment, l'on frappa à la porte d'entrée de la taverne.

— Des clients, fit le tenancier. Je vais ouvrir.

Le jeune homme saisit Callidès par le poignet.

— Où faut-il la conduire ? demanda-t-il.

Numidius Leno se dirigea vers une porte, au-dessus de laquelle n'était incrit aucun nom de femme.

Un sourire erra un instant sur ses lèvres ; puis il dit :

— Ici, vous pourrez accomplir le sacrifice.

Glaucus entraîna sa prois dans la logette que découvrait l'huis entr'ouvert.

Derrière lui, Numidius Leno referma la porte, sur laquelle il écrivit à la craie, suivant la coutume habituelle : *occupata* (occupée), ce qui signifiait que l'hôtesse du lieu n'était pas libre pour l'instant.

La logette dans laquelle Glaucus avait entraîné la Syrienne était éclairée par une étroite lucarne donnant sur la rue, par laquelle le soleil jetait ses rayons d'or sur le lit de pierre, couvert de peaux et de couvertures.

Au mur de gauche, un miroir luisait, rond comme un bouclier d'argent.

La jeune fille, jusqu'alors, n'avait pas prononcé un mot, elle regarda de son œil bleu profond et presque énigmatique, son futur maître, et fit d'une voix douce, à demi voilée :

— Laisse-moi, tu me fais mal.

Fasciné par ce regard, Glaucus lâcha le bras, que la Syrienne éleva jusqu'à hauteur du visage du jeune Romain :

— Tiens ! regarde !

Autour du poignet les doigts serrés de Glaucus avaient formé comme un bracelet rouge.

Il posa ses lèvres sur la chair meurtrie et fit :

— Pardon !

Callidès, avec le mouvement félin d'une chatte

amoureuse, passa son bras autour du cou de Glaucus et murmura :

— Ecoute-moi, puisque je suis maintenant ton esclave. Le vieux Leno a dit vrai : je suis vierge et je ne sais rien encore de l'amour. Mais emmène-moi hors d'ici ; il me semble que je vais mourir dans cet antre, où cette nuit j'ai entendu hurler des hommes ivres et crier des mots obscènes. Emmène-moi, si tu veux que je t'aime.

Glaucus hésita un instant, puis il dit :

— Tu as raison, petite colombe ; là-haut, dans mon palais de l'Esquilin, je te donnerai une chambre plus belle que tu n'en as jamais eue et tu auras quatre esclaves pour te servir.

Un éclair rapide brilla dans l'œil de Callidès :

— Quatre ? Pour moi seule ? Dis-tu vrai ?

— Oui, elles t'obéiront comme à moi-même.

La Syrienne battit des mains joyeusement.

— Alors viens vite ! Il me tarde d'être chez toi.

Brusquement, elle demanda :

— Comment t'appelles-tu ?

— Glaucus Galba.

Les cils de la jeune fille battirent. Elle murmura :

— Glaucus, un joli nom. Je crois que je l'aimerai.

Elle rit de toutes ses dents blanches, petites, aiguës comme celles d'une jeune louve ; ensuite elle ajouta d'un air têtu :

— Oui, je crois que je l'aimerai. Car, tu sais, je ne fais que ce que je veux. On me battrait, on me tuerait, mais rien ne pourrait me forcer à sourire à qui me déplaît.

Elle avait froncé légèrement les sourcils en prononçant ces paroles et Glaucus regardait avec surprise cette vierge, cette chose fragile — son esclave — qui semblait déjà lui imposer des conditions, avant même de s'être donnée à lui. Une inquiétude rapide l'envahit, du reste aussitôt secouée :

— Va, fit-il en riant, je ne te demanderai rien qui te soit désagréable. Est-il d'ailleurs quelque chose qui puisse te chagriner dans le doux jeu d'amour ?

La Syrienne secoua la tête :

— Je ne sais. Mais ma mère m'a dit de me méfier des caresses des hommes, et de ne leur livrer mon corps que contre un bon profit.

Ce mélange de cynisme et de naïveté dérouta le jeune homme.

Finalement, il dit avec un peu de brusquerie :

— Bavardages inutiles que tout cela, Callidès ! Je t'apprendrai la volupté et l'amour fera palpiter ton jeune corps dans mes bras.

La Syrienne le regarda un instant avec gravité, puis elle murmura :

— Aphrodite fait de nous ce qui lui plaît.

CHAPITRE II

PARFUMS D'ASIE

Par la fenêtre de sa chambre, donnant sur l'immense nuit de velours sombre, Callidès, étendue dévoilée sur le lit qui lui faisait face, s'amusait à contempler les étoiles. Elles scintillaient, pareilles à des milliers de pierreries, perles rondes, solitaires, ou rassemblées en larges queues, comme des chaînes d'argent.

Et toutes ces étoiles semblaient sourire à Callidès comme des amies ; car depuis toujours, elles la regardaient du fond de l'immensité ainsi que les gardiennes vigilantes et tendres de son destin.

A contempler la douceur harmonieuse des astres, la jeune fille sentait se lever en elle d'autres étoiles, clartés limpides de ses souvenirs.

Elle se revoyait toute petite, lorsque, à peine commençant à courir par la chambre de sa mère, elle se riait dans les miroirs circulaires, traînant sur le lit ou sur les couvertures tigrées éparses à terre. Elle s'aimait, adorait ses grands yeux, sa peau fraîche et ses lèvres rouges comme un fruit mûr.

Plus tard, dans ces mêmes miroirs, lorsqu'elle eut atteint sa treizième année, elle se souvenait des heures où, accroupie, elle cherchait à découvrir son âme fuyante dans les profondeurs de l'étain poli. Déjà elle s'amusait à cerner ses yeux de kohl, à les aviver de safran et à rougir ses lèvres avec la poudre de corail.

Sa mère était une prostituée.

Elle se donnait aux riches voyageurs traversant la ville, qui se transmettaient son nom de bouche en bouche, comme celui de la plus savante courtisane et de la plus voluptueuse.

Callidès voyait tous ces amants d'une heure et d'un jour, vieux ou jeunes, beaux ou laids, et, d'entendre sa mère murmurer à tous les mêmes mots d'amour, elle en avait conçu un profond mépris pour l'amour même.

Pas un seul homme d'ailleurs n'éveillait son désir ; elle vivait dans un songe délicieux où les fleurs, les étoiles, les parfums suffisaient à sa joie terrestre.

Un jour, elle venait d'atteindre ses quinze ans,

sa mère prit un mal terrible qui la mina longtemps, pour enfin la rendre pareille à une vieille infirme et défigurée.

Un de ses amants de passage lui avait donné le mal d'Egypte, dévoreur de jeunesse et de beauté.

Alors Callidès connut ce qu'était la rudesse de la pauvreté ; la faim amère et lâche entra au logis ; les bijoux disparurent, les parfums et les fleurs.

Immonde, méprisée, sa mère allait attendre, le soir, les bergers, les porteurs d'outres, au coin des carrefours sombres, ou les portefaix, près des barques, vers la rivière.

Un jour, cependant, elle amena un étranger. Sur un signe de sa mère, Callidès se mit nue devant lui. L'étranger la palpa, la soupesa des yeux comme il eût fait d'une marchandise ; puis il tendit un sac plein de pièces d'argent à sa mère. Callidès se rhabilla.

Sans une larme, sans un mot, elle suivit l'étranger.

Dans un coin, sa mère effondrée, les genoux au visage, les cheveux épars, pleurait :

— Adieu, mon enfant !

— Adieu, mère !

Le lendemain, elle s'embarquait sur une trirème, qui cingla aussitôt vers l'occident.

Maintenant qu'allait-il advenir d'elle ?

Ce Glaucus, son maître, elle le méprisait déjà, elle le haïssait même, car il l'avait achetée comme du vil bétail.

Devant Callidès, une étoile à présent brillait, plus étincelante que toutes les autres.

— O Vénus Astarté ! murmura-t-elle, protectrice de ceux qui s'aiment, refuge de la beauté sans voiles des vierges pures et des amantes passionnées, guide-moi dans la route que je vais suivre, inspire-moi mon meilleur destin !

Et l'étoile au ciel semblait scintiller davantage, comme si la déesse aux lèvres d'argent eût voulu répondre à la suppliante.

Juste au-dessous de l'étoile, Callidès apercevait une tour ronde et gigantesque qui piquait sa pâleur lumineuse dans le ciel blanc de lune.

Au sommet, tremblait une lumière vacillant sous le vent nocturne.

C'était la tour des Amants du Soleil, de ceux qui passent la vie en calculs et en adoration pour s'efforcer de découvrir les mystères des astres.

La jeune fille ignorait ce qu'était cette tour ; mais ses yeux restaient fixés sur elle qui érigeait son bras géant par-dessus l'uniformité des maisons de la ville.

Une porte qui s'ouvrit, la tira de sa rêverie.

Deux esclaves porteuses de torches de résine entrèrent.

Glaucus pénétra dans la pièce derrière elles.

Les esclaves enfoncèrent leurs torches dans des grilles de fer, placées aux angles de la chambre ; sans un mot, elles disparurent.

Callidès, détournant les yeux de la fenêtre. s'était légèrement penchée vers la porte ; appuyant la tête dans sa main gauche, elle regarda l'arrivant.

Autour du jeune homme flottait une odeur de nard et de marjolaine.

Les cheveux frisés, et soigneusement séparés par une raie au centre de la tête, retombaient sur son front et sur ses oreilles ; une légère couche de fard jaune couvrait ses joues, cependant que ses yeux étaient allongés par un coup de crayon noir.

Il avait les jambes nues dans des sandales de soie rose, décorées de torsades d'or ; un simple péplum de laine blanche très légère couvrait son corps.

Il s'approcha en souriant de la Syrienne.

Celle-ci, allongée sur le ventre, ne bougea pas ; mais un léger froncement de sourcil plissa un instant son front poli.

Nue, immobile, elle semblait faire corps avec le lit, comme si quelque prodigieux sculpteur eût fixé dans le marbre l'harmonie des formes matérielles et humaines unies, l'une à l'autre, dans un parfait accouplement.

Glaucus posa la main sur les reins de la

Syrienne : elle sentit la chaleur de sa peau brûlante de désir.

— Eh bien ! demanda-t-il, petite colombe, l'heure d'amour luit-elle pour toi maintenant au grand ciel plein d'étoiles ?

Elle coula un bref regard entre ses cils allongés, et répondit tranquillement :

— Pas encore.

Sans s'émouvoir de la réponse, Glaucus se mit à caresser avec une douceur lente et calculée la courbe des reins et la croupe doublement arrondie de la jeune fille.

Il pencha vers elle son visage où elle voyait luire la volupté ivre du désir grandissant.

— As-tu donc oublié ta promesse ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête, puis elle dit :

— Vois ! là-bas, l'étoile des amants, Astarté nous regarde. C'est dans mon pays un crime de faire l'amour avant qu'elle soit arrivée au sommet de sa course dans le ciel.

Glaucus se mit à rire :

— Petite crédule ! fit-il. Penses-tu qu'une déesse se cache là-haut pour contempler les actes des hommes ?

Callidès répondit avec gravité :

— Je le crois.

Elle ajouta :

— N'avez-vous donc pas aussi un temple où

Vénus, puisque ainsi vous nommez la déesse de l'amour, est adorée ? Chez nous, les amants, avant de perdre leur virginité, vont suspendre des bracelets d'argent aux arbres de son jardin ; sans cela leur amour est voué à la douleur.

Le jeune homme surpris la regarda un instant, puis il répondit :

— Vénus a aussi son sanctuaire. Vois-tu, làbas, cette tour ?

C'était la tour du Soleil que Callidès avait remarquée avant l'arrivée de Glaucus.

— Je la vois, dit-elle.

— Non loin de cette tour est un temple entouré d'un immense jardin ; là se célèbre le culte de Vénus.

La Syrienne affirma :

— Cela ne m'étonne point ; mais nul pays au monde ne rend des honneurs pareils à ceux des Syriennes.

Callidès se redressa légèrement ; souple comme une gazelle, elle sauta sur le lit et s'assit à côté de Glaucus.

— Ecoute-moi, dit-elle. Je suis ton esclave et je t'appartiendrai quand tu le voudras ; mais sois patient ; ma mère me disait que les caresses exigées ne sont pas aussi douces que celles qui volontairement se donnent. Ne peux-tu me désirer encore ? Ne crois-tu pas que l'amour s'augmente par la difficulté de l'obtenir ?

Callidès sourit et glissa vers Glaucus un regard plein de douceur tendre. Il murmura :

— Coquette ! comme tu veux me faire payer cher ta virginité !

— Peut-être ! Ai-je tort à tes yeux ?

— Non ; j'attendrai puisque tu le désires.

— Ecoute-moi, je veux te conter comment chez nous se rend le culte des amants à la déesse de l'amour.

Elle se rapprocha de Glaucus et laissa le jeune homme passer un bras autour de sa taille, tandis qu'elle-même encerclait celle de son amant.

Par la fenêtre ouverte, une brise tiède entrait, pleine de parfum des citronniers et des orangers.

Dans le velours du ciel, les étoiles clignotaient derrière leurs cils argentés.

Callidès tendit son bras en avant, et, les doigts allongés, la paume ouverte, elle dit :

— O génératrice de tous les êtres, seule dispensatrice des plaisirs d'amour, Astarté, laisse-moi dévoiler les secrets de ton culte, divins secrets qu'ignorent les hommes d'occident.

Elle rejeta la tête en arrière, puis, les prunelles fixes comme si elle voyait en un lieu lointain se dérouler les mystères que révélaient ses paroles, elle dit :

— Ma mère me raconta tout cela lorsque j'allais atteindre ma quinzième année. Chez nous, le temple s'élevait au centre de la ville ;

plein d'arbres, de parfums, de fleurs et d'oiseaux. C'était une grande maison de marbre rose où l'on entrait par une porte gigantesque donnant dans une immense salle.

Au milieu de cette salle, sur un socle d'or était la statue de la déesse, nue, toute nue, si belle que les femmes de Lesbos venaient de leur île pour l'adorer comme une vivante. A ses pieds, un autel s'élevait où brûlaient sans cesse de l'encens et des feuilles de rose. Autour de la salle, dont le fond avait la forme d'un hémicycle, s'ouvraient cent petites portes et chacune de ces portes donnait dans une étroite chambre destinée à célébrer les rites d'amour.

Callidès se tut un instant ; puis elle continua :

— Elles venaient de tous les points de l'Asie, les adoratrices, brunes avec des seins durs comme des galets polis, blondes comme des prunes d'Ecbatane ; les unes faisaient danser à leur cheville l'anneau d'or en forme de serpent ; d'autres avaient de longs cercles de corail noués autour de leurs sombres chevelures.

« Toutes apportaient l'offrande de leur corps, soit pour un jour, soit pour plus longtemps, suivant que leur adoration envers Astarté était plus puissante.

« Vierges ou courtisanes, elles donnaient leur chair à qui les voulait ; il suffisait de payer le

prix de la possession passagère, qui, pour toutes, était le même.

« Lorsque l'étranger entrait dans le temple, il se purifiait d'abord dans la vasque sacrée placée à l'entrée du jardin, en lavant ses pieds, ses lèvres et ses mains ; ensuite il pénétrait dans le sanctuaire et choisissait la femme qui lui plaisait.

« Le prix de l'amour payé, l'adoratrice l'entraînait dans l'une des cent chambres et, là, il la possédait au gré de son désir.

Callidès se tut. Glaucus fit à son tour :

— Vénus a, chez nous aussi, ses courtisanes et ses vierges ; je te ferai voir son temple quelque jour.

Il enlaça plus fortement la taille de la Syrienne et tenta de la renverser sur le lit ; mais agile et souple, elle plia sous l'étreinte ; puis échappant à ses bras, elle bondit dans la chambre.

Ses pieds nus semblaient deux colombes sur le rouge carreau de mosaïque.

Elle éleva les bras au-dessus de sa tête et joignit ses mains.

Ainsi, elle semblait une amphore de marbre.

Glaucus voyait luire ses yeux qu'incendiait un feu profond intérieur.

Il se leva et se dirigea vers la Syrienne.

Elle dit :

— N'approche pas, n'approche pas. Je suis

l'urne d'amour inviolée où tu ne pourras boire qu'autant qu'en moi ruissellera le torrent de désir.

Devant Callidès, le jeune homme s'agenouilla. Il saisit ses chevilles entre ses mains et baisa ardemment les pieds blancs.

— Petite colombe, pourquoi me torturer ainsi ? Tu t'es promise et maintenant tu te refuses. Si tu savais la fièvre qui me dévore ? N'auras-tu point pitié ?

La Syrienne laissa retomber les bras et, posant les mains sur les épaules de Glaucus, elle fit avec lenteur :

— Relève-toi et viens vers la fenêtre. Là-bas monte toujours dans le ciel la divine étoile. Peut-être me donnera-t-elle le désir de t'aimer.

Callidès s'approcha d'un siège voisin sur lequel était posée une tunique légère, dont elle se vêtit ; puis elle gagna la fenêtre où la suivit Glaucus.

Il restèrent un instant côte à côte, en silence.

Le jeune homme sentait monter en lui une croissante colère : peu à peu, elle chassait sa fièvre d'amour. Une esclave, c'était une esclave qui se refusait ainsi !

Callidès tourna vers lui ses grands yeux ; elle aperçut le visage torturé d'une fureur violente crispant ses mâchoires.

Elle comprit ; mais elle était fille de l'Asie

têtue, où la femme ne plie jamais contre son gré.

Elle se rejeta vivement en arrière ; droite, croisant les bras sur sa poitrine, elle lança d'un air de défi :

— Essaie ; j'aimerais mieux mourir ce soir.

Glaucus poussa un cri de fureur.

Il leva son poing crispé et s'élança vers la Syrienne.

— Frappe, dit-elle.

Le poing du jeune homme s'abaissa.

Ce calme, cette impassibilité l'avaient dompté.

— Quand voudras-tu ? demanda-t-il d'une voix presque tremblante.

Un sourire rapide glissa sur les lèvres de Callidès.

Elle dit :

— Je vois que tu n'as plus de colère contre moi. Je veux t'appartenir un soir dans les parfums, dans les lumières, dans les chansons. Alors je te donnerai la myrrhe de mes lèvres, la fraise de mes seins, la fleur vierge et sacrée où brûle le désir.

Il la regardait, fasciné par sa beauté, statue, tout à l'heure immobile, maintenant vivante de toute sa chair adorable et parfumée.

Alors il dit :

— Pour toi, je donnerai un festin ; toute Rome viendra, les plus riches patriciens et les plus

divines courtisanes, l'impératrice même... peut-être... car souvent elle s'assied au lit toujours réservé. Des fleurs, des parfums, des lumières, des danses, tout célébrera ta beauté, tout sera prêt pour embellir le divin sacrifice qu'aujourd'hui tu me refuses. Alors y consentiras-tu ?

Callidès le regarda de ses yeux profonds :

— Je ferai ce que commandera Aphrodite.

CHAPITRE III

LE FESTIN

C'était le crépuscule. S'enfonçant dans la pourpre des lointains, les derniers rayons du soleil couchant baignaient d'or le marbre blanc des colonnes et les statues des dieux et des déesses.

Devant le palais, les litières se succédaient sans arrêt ; la foule des invités gravissait rapidement les degrés du péristyle, pour s'enfoncer dans le long couloir conduisant à l'immense salle où était préparé le festin.

Les hommes et les femmes, drapés dans leurs péplums, dans leurs toges aux couleurs éclatantes, formaient une coulée vivante de bruits et de murmures, où se distinguaient par leurs attitudes et leurs costumes les principaux arrivants : chevaliers à sandales de pourpre, artistes aux cheveux cerclés d'un ruban de soie, courti-

sanes coiffées à la grecque et à la romaine, avec pyramide sur le sommet de la tête ou torsade basse ramenée sur le front.

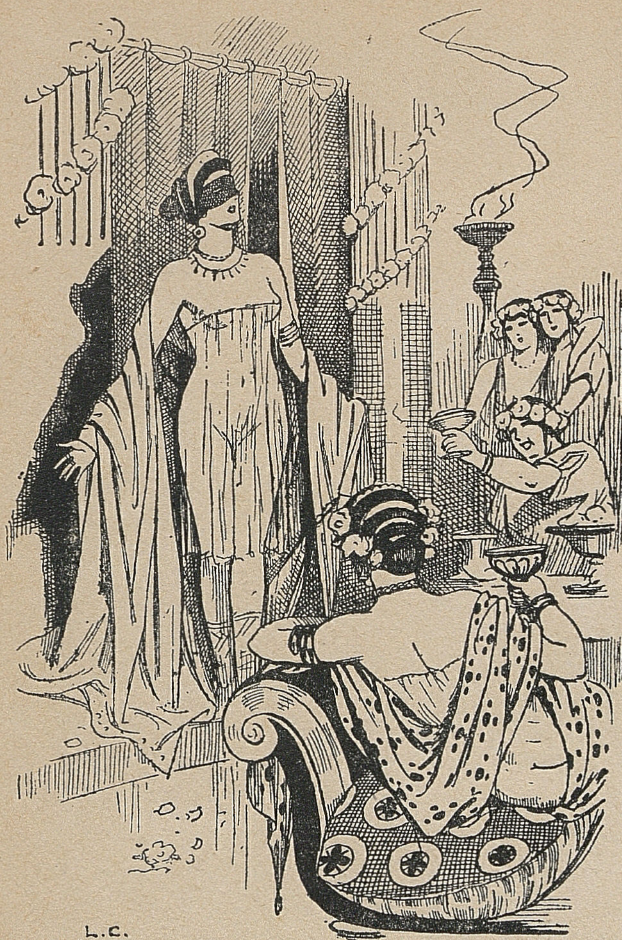
Au fur et à mesure de leur arrivée, les convives se couchaient en diagonale, s'allongeant sur les lits que l'intendant du palais leur désignait. Aussitôt une esclave leur ceignait la tête d'une couronne de roses pourpre et glissait sous leur coude un coussin de soie.

Au centre de la salle, Callidès était couchée avec Glaucus sur le lit qui présidait le repas. En face de la Syrienne une place restait vide de l'autre côté de la table.

Celle-ci, longue de plus de trente pieds, était en ébène avec le dessus de marbre blanc jaspé de jaune. Des coupes, des vases, des couronnes de fleurs la décoraient. Sur des plats de terre coloriée luisaient des pains blancs tandis que dans des amphores rouges embaumaient les vins de Falerne et de Massique.

Comme les esclaves apportaient le premier service : des poissons brûlants, dans de petites casseroles, un grand silence se fit parmi les rumeurs de l'assemblée. Dans l'encadrement de la porte, une femme, le haut du visage recouvert d'un masque, parut.

Elle était vêtue d'un péplum blanc, qu'elle enleva en entrant dans la salle et se découvrit, presque complètement nue, aux yeux des assis-



Elle se découvrit, presque complètement nue, aux yeux des assistants. *(Page 32.)*

tants, tant était transparente la robe de gaze qui la revêtait.

Elle vint prendre place en face de Callidès sur le lit inoccupé.

Sa voix harmonieuse retentit :

— Merci, Glaucus, de m'avoir attendue.

On eût dit que les convives avaient la langue soudain déliée par ces paroles, car aussitôt les conversations reprirent, bruyantes, tapageuses.

Et qui donc, en effet, aurait osé parler avant que la nouvelle venue en eût donné l'autorisation ? N'était-elle pas l'Augusta, la femme de Claude, souverain maître de Rome, empereur d'une moitié de l'univers ?

Masquée, elle l'était sans doute, suivant son habitude, afin que nul ne pût affirmer qu'il l'avait vue parmi les convives de ses orgies, mais, hommes ou femmes, tous la reconnaissaient. Combien d'entre eux n'avaient-ils pas subi les chaudes ardeurs de ses caresses et râlé d'amour entre ses bras ?

A peine installée, Messaline fixa Callidès et celle-ci sentit peser sur elle le brûlant regard de la « divine » courtisane.

Ce regard courait sur son corps, caressant comme un baiser : il la faisait frissonner, la pénétrait, l'engourdissait d'un plaisir délicieux. Elle en éprouvait une jouissance si visible, lui

mettant le sang aux pommettes, que Glaucus s'en aperçut et fit en riant :

— Eh quoi ! petite colombe, est-ce déjà le vieux Falerne qui te colore ainsi le teint ?

Mais la Syrienne, troublée dans son enchantement, répondit avec sécheresse :

— Pas encore.

Le ton surprit Glaucus qui la fixa, étonné ; puis, comme la jeune fille tournait machinalement les yeux vers Messaline, il vit le regard de cette dernière et comprit d'où venait l'excitation de Callidès.

La colère en lui flamba ; il fit à mi-voix :

— O bête de luxure, songerais-tu donc à me la prendre ?

Mais, suivant le programme tracé, six danseuses pénétraient dans la salle et montaient sur une petite estrace placée dans le fond, face à l'entrée principale. Deux faisaient retentir les crotales et deux autres jouaient du tambourin. Les deux dernières se placèrent en avant de l'estrade, cependant que les musiciennes reculaient vers le fond.

Toutes ces femmes étaient complètement nues, hors une sorte de caleçon étroit, en soie pailletée d'or, qui masquait à peine leur sexe jusqu'à la hauteur de l'ombilic.

Au son des tambourins et des crotales, la danse commença.

Les mains écartées d'abord, puis arrondies en couronne au-dessus de la tête, les deux danseuses placées sur le devant de l'estrade se mirent à balancer leurs corps en cadence, tour à tour de gauche à droite, d'avant en arrière, accélérant leurs mouvements avec le rythme de la musique ; puis, unissant leurs mains dressées au-dessus de leurs cheveux, elles se renversaient avec de brusques secousses, le ventre saillant pour se redresser ensuite, bombant les reins, faisant ainsi alterner leurs poses voluptueuses, à l'imitation des actes d'amour.

Les yeux ivres, les convives sentaient un délire croissant les envahir, fait de l'âcre odeur des chairs nues, du parfum des fleurs et de l'arome des vins fermentés.

Les corps allongés se rapprochaient, comme s'ils eussent désiré une immédiate étreinte. Callidès sentit la main de Glaucus, brûlante, s'appuyer sur sa chair nue.

Les yeux mi-clos, engourdie de volupté, elle se laissait faire, secouée d'un frisson continu, de la pointe des talons à la racine des cheveux.

La main caressante de Glaucus montait vers le mystère de son sexe inviolé ; déjà elle atteignait la gaze blanche protectrice, emprisonnant la rondeur de son genou, lorsque, malgré elle, la Syrienne regarda du côté de Messaline.

Un sourire errait sur les lèvres de l'Augusta

et, sous le masque, les yeux étincelaient avec des reflets verts comme ceux des prunelles d'un chat.

Toute la volupté de Callidès tomba ; elle repoussa rudement la main de Glaucus et fit avec rudesse :

— Laisse-moi.

Pour la seconde fois, le jeune homme aperçut le regard de Messaline fixé sur la Syrienne.

Dans son cœur naquit une amère jalousie.

Il sentit que l'impériale prostituée serait son ennemie, qu'elle désirait Callidès et qu'elle n'hésiterait pas à la lui enlever pour assouvir sa naissante passion.

Cependant les danseuses descendaient de l'estrade et les esclaves apportaient le second service : paon magnifique, entouré de petits cochons de lait, baignant dans une sauce au safran.

A ce moment, Messaline se leva et fit signe à Glaucus de la suivre. Une angoisse envahit l'âme du jeune homme.

Que lui voulait-elle ?

L'Augusta sortit de la salle et gagna la galerie des colonnes, qui donnait sur le magnifique jardin dominant la ville.

Les ténèbres étaient venues. Du ciel, pointillé d'étoiles, tombait une nappe blême de clarté,

qui enveloppait d'un réseau d'argent l'immensité sombre de Rome, piquée de lumières.

L'impératrice s'accouda à la balustrade surplombant le jardin.

Glaucus se pencha à côté d'elle

De la « divine » courtisane montait cette odeur d'amour âcre, chaude, qui faisait dire d'elle par ses amants qu'elle sécrétait la volupté, comme la cinamone son parfum délicieux.

Le jeune homme sentait d'ardents effluves l'envelopper, le griser lentement. Malgré sa jalousie, le désir de posséder Messaline roula dans son sang.

La posséder ? Certes ! ce n'eût pas été la première fois ; mais l'impératrice se laissait rarement aimer à deux reprises par le même homme. L'amant vaincu, elle le rejetait comme une noix vide.

L'Augusta passa son bras nu autour du cou du jeune patricien ; elle approcha son visage si près du sien qu'il sentit l'haleine brûlante et parfumée glisser sur ses lèvres.

Les yeux de Messaline brillaient dans l'ombre d'un étrange éclat et les boucles sombres de ses cheveux effleuraient le front de Glaucus.

Elle le fixa un instant comme pour lire en lui.

Puis elle demanda :

— Quelle est cette esclave ?

— Callidès.

— Je ne te la connaissais pas. D'où vient-elle ? Tu l'as acheté d'hier ?

Le visage de Messaline se rapprocha encore et, comme le jeune homme restait silencieux, la « divine » courtisane éclata d'un rire railleur qui sonna en cascade.

— Jaloux de moi ? Tu serais jaloux ? As-tu donc peur que mes caresses soient plus délicieuses que les tiennes ?

Glaucus balbutia de se sentir deviné :

— Oh ! divine, ne crois pas...

— Alors, dis-moi d'où te vient cette fille ?

— Je l'ai achetée à un marchand de passage à Rome.

— Tu as dû payer cher cette perle ?

— Cent mille sesterces.

Un rire courut sur les lèvres de l'impératrice :

— Alors je comprends que tu y tiennes ! Mais crois-tu que ses caresses seront plus ardentes que les miennes ?

Elle pencha son visage contre celui de Glaucus et ses lèvres se posèrent brûlantes sur celles du jeune homme.

Comme un torrent, la volupté ruissela dans les veines de celui-ci ; il saisit à pleins bras l'Augusta ; les corps semblèrent vouloir s'écraser dans une longue étreinte.

La première, Messaline se dégagea.

— Où ? fit-elle seulement.

— Là, répondit le jeune homme ; la porte au bout de la colonnade.

Il désigna le fond de la galerie dans laquelle ils se trouvaient.

L'Augusta dit :

— Va ! Je serai à toi dans un instant.

Glaucus s'éloigna dans la direction qu'il venait d'indiquer, tandis que Messaline rentrait dans la salle du festin.

Un bruit d'orgie remplissait la pièce.

Les convives à demi ivres chantaient des chansons obscènes, cependant que plusieurs d'entre eux s'enlaçaient dans de voluptueux embrassements.

Sur l'estrade, une acrobate complètement nue jonglait avec des oranges, tout en soutenant sur sa poitrine, entre les deux seins, une torche allumée.

Callidès était seule à sa place et regardait l'acrobate.

Messaline s'approcha.

— Glaucus te demande, dit-elle. Viens !

La Syrienne, sans autres explications, se leva et suivit l'Augusta.

Celle-ci gagna la galerie, et descendit le péristyle.

Une litière attendait à droite.

Un nègre aux formes athlétiques se tenait à

la portière, qu'il ouvrit en voyant avancer l'impératrice.

Celle-ci dit à la Syrienne :

— Entre. Je te rejoindrai tout à l'heure.

Sans hésiter, Callidès obéit.

Elle n'ignorait pas à qui elle avait affaire, car Glaucus lui avait révélé que la place laissée libre était réservée à Messaline.

Insouciante, elle s'abandonna à son destin.

Que risquait-elle ? Elle avait foi dans sa beauté. Changer de maître, peu lui importait ! Superstitieuse, elle pensait qu'elle avait tout à gagner à obéir à l'impériale courtisane.

Déjà Messaline avait remonté le péristyle.

Elle gagna la colonnade vers le fond de laquelle elle se dirigea.

Sur le seuil de la porte Glaucus l'attendait.

Elle entra dans la pièce, qu'éclairaient deux lampes à huile dans des vasques de porphyre rose.

A droite un lit bas, très large, s'étalait, recouvert d'une splendide peau de tigre rayé.

Un sourire erra un instant sur les lèvres de l'impératrice. Soudain, le démon de la luxure s'empara d'elle.

Elle bondit sur le jeune homme, l'entraîna furieusement vers le lit sur lequel elle bascula, enlacée à lui, écrasant sa bouche sous la morsure de ses lèvres.

CHAPITRE IV

LA DIVINE COURTISANE

Messaline ! Dans l'histoire amoureuse de tous les pays et de tous les siècles, nulle femme n'a jamais joui d'une telle célébrité perverse et voluptueuse. Inlassablement dévorée d'amour, belle d'une beauté prodigieuse, elle prostitua son corps à la populace de Rome, s'évadant de la couche royale pour aller se livrer aux embrassements de la plus basse « crapule » dans les tavernes et les bouges de Suburre.

Au petit jour, la dernière de toutes les courtisanes, elle quittait la logette où, sous le nom de Lycisca, elle offrait son flanc auguste à qui voulait donner l'assaut. Alors, les yeux bistrés, les lèvres meurtries, rugissante encore de volupté, elle regagnait la demeure impériale, épuisée de fatigue, mais, comme l'a dit le satiriste, non encore rassasiée d'amour.

Au palais de Claude même, elle ne craignait pas d'introduire ses amants ; mimes, histrions, gladiateurs, se glissaient dans l'ombre des arbres du jardin de la Voie Sacrée et dans un petit pavillon carré, dissimulé parmi l'épaissseur verdoyante d'un bosquet d'orangers et de citronniers, venaient parfois, en plein jour, râler sous les étreintes imposées de l'infâme impératrice.

Et tout cela ne suffisait pas à cette éternelle amante : les hommes n'assouvissaient point pleinement ses sens toujours affamés de désir. Lorsqu'une femme, patricienne ou fille des rues, lui plaisait, elle n'avait de cesse qu'elle n'eût joui d'elle.

C'est pourquoi, sur son ordre, la litière avait emporté Callidès.

Messaline avait laissé Glaucus dans sa chambre.

Le jeune homme, sous les rudes assauts de l'Augusta, plusieurs fois répétés, était resté étendu sur le lit, rompu de fatigue, les jambes molles, la gorge sèche.

Après un dernier baiser, Messaline avait bondi hors de la couche, jeté sur ses épaules nues le péplum léger et s'était élancée au dehors.

Rapidement elle avait gagné la litière.

Sur un signe, celle-ci se mit en marche.

S'asseyant à côté de Callidès, elle enlaça la taille de la jeune fille de son bras encore chaud

des caresses de Glaucus et l'attira contre elle, la serrant d'une ardente étreinte.

Ses yeux brillaient de cette lueur verte, étrange, fascinante, qui mettait un frisson voluptueux le long des reins de la Syrienne.

Les lèvres de Messaline, proches du visage de Callidès, demandèrent :

— Aimes-tu Glaucus ?

La jeune fille haussa les épaules et répondit dédaigneusement :

— Pourquoi ?

— Mais aimes-tu ses caresses ?

— Je les ignore.

Messaline fit avec surprise :

— Tu n'es donc pas sa maîtresse ?

— Non.

L'impératrice se mit à rire :

— L'imbécile ! fit-elle, il paye pour les autres !

— Pour personne, dit Callidès ; je n'ai pas d'amant.

— Es-tu donc vierge ?

— Oui.

Doucement, Messaline passa la main sur les cheveux de la Syrienne.

— Vierge ? dit-elle. Personne ne t'a enseigné l'amour ?

— Jamais.

— Eh bien ! moi je te l'apprendrai.

Les deux femmes restèrent en silence, serrées l'une contre l'autre, car le bras de l'Augusta enlaçait toujours étroitement la taille de Callidès, envahie par une molle volupté.

Soudain, la litière s'arrêta.

Messaline fit :

— Nous sommes arrivées.

Elle se leva et descendit de la litière.

Callidès la suivit et, derrière elle, franchit une étroite porte donnant sur un immense jardin planté de grands arbres.

Les deux femmes firent une centaine de pas. Un pavillon apparut, rose, avec un péristyle de quelques marches et sa colonnade circulaire.

— Ici, tu seras chez toi, dit Messaline à la Syrienne. Je te donnerai des esclaves pour te servir.

Elles entrèrent sous la colonnade.

Déjà le nègre aux formes athlétiques les y avait précédées.

Il frappa sur un gong d'airain, suspendu près d'une porte.

Presque aussitôt cette porte s'ouvrit.

— Entre, fit l'Augusta.

Plusieurs femmes, à peine voilées par leurs péplums flottants, apparurent dans un vaste vestibule, orné de petites statues de dieux et de déesses fixées au sommet des colonnes de marbre.

Sur un signe de Messaline, l'une d'elles s'approcha.

L'Augusta lui dit quelques mots à voix basse · puis se tournant vers la Syrienne :

— Elle t'obéira comme à moi-même, fit-elle.

Elle saisit à deux mains le visage de Callidès. et après l'avoir regardée un instant, elle la baisa longuement sur les lèvres.

— Au revoir, fit-elle. Je viendrai t'aimer demain.

Elle traversa le vestibule et sortit.

Déjà les esclaves s'empressaient autour de Callidès et la conduisaient dans une chambre où brûlaient des torches dans des griffes de marbre.

Leurs mains expertes et souples la dévêtirent complètement.

Elle chaussa des sandales blanches et, nue, se dirigea vers la salle de bain qu'elle apercevait par une porte voisine, à demi masquée sous une tenture en pourpre de Tyr.

L'eau était tiède et douce.

La Syrienne s'y plongea avec volupté.

A travers le liquide transparent elle apercevait sa peau blanche à peine rosée, ses seins couleur de lait, ses cuisses rondes et fermes.

Longtemps elle resta presque immobile, sentant couler dans tout son être une secrète

douceur ; enfin alanguie, elle se redressa et l'une des esclaves l'aida à sortir du bain.

Aussitôt une seconde esclave saisit sa chevelure ruisselante sur son dos, la sécha avec une serviette chaude, y passa une éponge. Elle éparpilla les cheveux et les oignit de résine de mélèze ; ensuite, elle présenta un miroir de cuivre poli à Callidès.

Celle-ci se regarda et se sourit.

L'esclave demanda :

— Comment ?

— En torsades.

L'esclave saisit la soyeuse chevelure à pleines mains, l'enroula en forme de serpent et l'arrondit en couronne sur le front de la Syrienne.

Une troisième esclave s'avança.

Elle tenait la boîte des fards et des cosmétiques.

Avec un léger pinceau elle brunit les cils pour aviver l'éclat des yeux ; d'un double coup de crayon, elle allongea la pointe des paupières. Enfin, sur tout le corps, avec une houppe de duvet blanc, elle jeta la poussière d'une poudre fine, parfumée à la fleur de vigne sauvage venant de Chypre.

Sa toilette finie, les esclaves vêtirent Callidès d'une gaze légèrement pourprée et la conduisirent vers le lit de repos, allongé dans l'angle

gauche de la chambre où elle était d'abord entrée.

Lasse, pleine d'une croissante somnolence, la Syrienne s'étendit en fermant les yeux.

Près d'elle, une esclave s'accompagnant de la harpe à trois cordes, se mit à chanter la chanson des Dryades.

Les sons arrivaient, légers comme un bruit d'ailes, aux oreilles de Callidès qui, peu à peu, s'endormait :

A travers les forêts et les bois touffus,
Poursuivant les Dryades rousses,
Les satyres aux pieds fourchus
Ont foulé la douceur des mousses.
Une, deux, ils en ont pris trois ;
Sur le sol, les ont renversées,
Comme des biches aux abois...

La Syrienne n'entendit plus qu'un bourdonnement confus. Tout s'effaça autour d'elle ; elle était entrée dans le royaume des rêves et de l'oubli...

Les heures coururent agiles et silencieuses ; l'aube reparut, dorant de rose la cime des arbres du jardin et le marbre de la colonnade.

Callidès venait à peine de s'éveiller quand Messaline entra dans sa chambre.

Entre ses cils mi-clos, elle la vit s'avancer vers

elle ; tout son être frissonna comme à l'approche d'un dieu inconnu.

Elle se sentait en proie à une sorte de vertige, une fascination la courba, vaincue par avance, devant la volonté de l'impériale amante.

Celle-ci vint jusqu'à la couche et regarda un instant Callidès, qui, pour se donner une contenance, feignait encore de dormir.

L'Augusta se pencha vers elle et la baisa sur les lèvres, demandant :

— As-tu bien reposé, petite vierge ?

Semblant seulement s'éveiller, Callidès répondit souriante :

— Le lit était si doux, ô divine !

— Veux-tu m'y faire une place auprès de toi ?

Sans attendre la réponse de la Syrienne, Messaline se coula à son côté, après avoir rejeté le péplum de soie rose sous lequel elle était nue.

Callidès sentit contre son corps la peau tiède de l'impératrice. Elle frissonna.

Messaline surprit ce frisson et dit, en riant :

— As-tu peur de moi ?

Elle glissa son bras sous la tête de Callidès et leurs lèvres furent si proches que les haleines se mêlèrent.

Alors doucement, comme en une complainte ardente, elle murmura :

— O jeune vierge, crois-moi, l'amour d'une femme vaut mieux que celui des hommes ; elle seule connaît les coins secrets du désir ; elle seule sait la douceur des caresses lentes et profondes. Laisse-moi t'apprendre le rythme des baisers et des gestes de volupté.

CHAPITRE V

LA TAVERNE DE SUBURRE

Un soir — c'était le huitième depuis la venue de Callidès au pavillon — Messaline dit à la Syrienne :

— Sais-tu ce que j'ai projeté pour cette nuit ?

— Non, divine.

— D'immoler ta virginité à Vénus.

— Que veux-tu dire, divine ? Tes caresses me sont trop douces pour les remplacer par celles d'un homme.

L'Augusta sourit :

— Je veux cependant que tu les connaisses. Comme moi, tu apprendras à aimer la volupté sous le double aspect de l'amour.

Elle ajouta :

— Nous descendrons tout à l'heure à Suburre ; j'ai ma loge chez Tarquinius Nebulo : je te la prêterai pour l'immortel sacrifice.

Viens ! les esclaves vont nous préparer pour cette fête.

Elles entrèrent dans la salle de bains où sur la nudité de leur chair rose et nacrée ruissela l'eau tiède, mêlée de lait et de miel des Abruzzes.

Puis les esclaves les frottèrent d'huile de rose par tout le corps, cependant qu'elles relevaient leurs cheveux en un lourd chignon au-dessus de la tête et le maintenaient au moyen des longues dents d'un peigne en écaille plaqué d'or.

Un serpent d'argent enveloppa leur bras gauche ainsi que leur jambe droite et des sandales de cuir fauve tatouées de pourpre chaussèrent leurs pieds, que des cordelettes de soie enlaçaient autour des chevilles.

Sur leurs corps nus, les esclaves jetèrent un péplum blanc comme de la neige, fermé sur le devant par une ceinture de soie bleue et masquèrent la tête sous un voile rose ; alors, se glissant hors du pavillon, les deux femmes traversèrent le jardin, accompagnées par l'une des esclaves.

Celle-ci ouvrit la porte donnant sur la Voie Sacrée.

— A l'aube, tu reviendras nous attendre ici, fit l'Augusta.

Déjà les amantes nocturnes se trouvaient dans la rue.

La nuit arrivait à sa seconde veille.

La Voie Sacrée était encore pleine de rumeurs : histrions, patriciens, plébéiens, courtisanes, sortant des cirques et des théâtres, regagnaient leurs demeures ; acrobates, danseuses, isolés ou précédés de porteurs de torches.

La nuit était douce ; la lune haute dans le ciel épandait sa lumière argentée, douce comme le miel, sur la ville.

Rapidement, Messaline entraîna la Syrienne dans la direction du port, du côté de ce quartier de Suburre sinistrement immonde, où, dans des bouges infâmes, venaient se livrer aux pires orgies les matelots de toutes races faisant escale au bord du Tibre, mêlés aux légionnaires en congé, couverts de blessures, descendus de Gaule et de Dacie, aux gladiateurs et aux portefaix du Tibre.

A deux cents pas, à peine, des quais, l'Augusta enfila une rue étroite et sombre qui s'enfonçait jusqu'à une maison isolée, entourée d'un petit jardin.

De cette maison montaient des chants et le bruit alterné des flûtes et des cithares.

Poussant une porte à claire-voie, Messaline entra dans le jardin et monta les deux marches

conduisant à l'entrée de la taverne sombre sous l'encorbellement d'une corniche en saillie.

Elle frappa trois coups espacés et de sonorité différente.

Presque aussitôt une voix rauque cria de l'intérieur :

— Qui est là ?

— Lycisca.

Un bruit de chaînes décrochées se fit entendre ; la porte grinça, tournant sur ses gonds.

Un visage apparut, à demi éclairé par une lumière intérieure.

C'était celui du tenancier.

Il regarda rapidement les deux arrivantes, sans doute reconnut-il l'Augusta, car ses traits se détendirent ; il adoucit sa voix rude pour dire :

— Entrez !

Messaline poussa Callidès dans le couloir jauni par une lampe fumeuse suspendue au plafond.

Le tenancier referma la porte derrière les arrivantes.

— Beaucoup de monde ce soir, Nebulo ?

— Oui, par Bacchus ! des matelots d'une trirème venant d'Egypte, dont les poches sont pleines de drachmes et de deniers d'or.

— Excellente affaire pour toi, Tarquinius, fit l'Augusta en riant.

— Et pour mes pensionnaires aussi.

— Hum ! peut-être ! Elles laissent dans tes griffes presque tout le bénéfice que leur procure le trafic de leurs charmes.

Le tenancier prit un air cyniquement offensé :

— Tu me calomnies.

— Bah ! c'est leur affaire ; peu m'importe, si tu les voles ! moi je viens ici seulement pour le plaisir.

— Je le sais, Lycisca. Ta loge est libre et plusieurs clients ont déjà demandé si tu viendrais ce soir.

— Lesquels ?

— Spiridion, le rétiaire, et Vincitor, le gladiateur.

Un sourire courut sur le visage de Messaline. Elle prit le bras de la Syrienne et la poussa vers la lumière jaunâtre, qui dénonçait l'entrée de la salle où Tarquinius Nebulo recevait ses nocturnes clients et où il avait lui-même déjà pénétré.

Les deux femmes arrivèrent sur le seuil. Elles s'arrêtèrent un instant pour contempler l'étrange spectacle qui s'étalait devant leurs yeux.

La salle de la taverne était vaste, semi-circulaire avec, aux murs, fixés dans des agrafes de fer, des torches creuses de métal, où brûlaient des étoupes imprégnées d'un mélange de poix,

de suif et de cire, dégageant une âcre fumée et une odeur infecte.

A droite, sur une sorte de comptoir de bois étaient rangées des cruches de vin, des coupes, ainsi que des amphores. Au-dessus du comptoir, une grossière peinture murale représentait un combat de gladiateurs.

Deux négresses nues, un simple maillot cachant leur sexe, distribuaient les boissons que réclamaient les nombreux consommateurs assis autour des tables, au milieu de la pièce, et qui jouaient aux dés ou au *scriptaeduodecim*, espèce de trictrac primitif.

La plupart des clients étaient des matelots, reconnaissables à leurs épaules à demi déformées par le maniement des rames. Toutes les races étaient représentées, depuis l'Africain couleur d'ébène jusqu'au Phénicien blond ou au Grec, le teint pareil à du lait fraîchement tiré.

Plusieurs de ces matelots avaient des filles sur les genoux ; le bras autour du cou, elles leur murmuraient des mots canailles à l'oreille, ce qui les faisait rire cyniquement et mettait dans leurs yeux des lueurs bestiales.

Vers le comptoir, se tenait un groupe d'hommes, le torse nu et les pieds chaussés de sandales de peau.

Leurs cous herculéens et courts, leurs

muscles saillants et tendus comme des cordes, leurs figures audacieuses et énergiques révélaient des gladiateurs.

Ils causaient avec animation entre eux et semblaient faire bande à part, se souciant peu de se mêler à la tourbe des autres clients de la taverne.

A un moment donné, l'un des gladiateurs se retourna. Il vit les deux femmes sur le seuil de la porte. Elles avaient démasqué leur visage du voile rose ; une torche voisine éclairait pleinement leurs traits.

Le gladiateur bondit sur ses pieds.

Tendant les mains vers Messaline, il cria :

— Lycisca !

A côté de lui, un second gladiateur se dressa et cria à son tour :

— Lycisca !

L'Augusta entra dans la salle et se dirigea vers le groupe des gladiateurs.

Les deux femmes arrivèrent à la hauteur d'une table, où deux matelots buvaient du vin de Chio dans de larges coupes.

L'un d'eux saisit l'impératrice par le bras au passage, il l'attira violemment à lui, et l'assit sur ses genoux.

D'un baiser plein de vin, il écrasa brutalement ses lèvres sur celles de Lycisca.

Celle-ci se débattit en criant :

— Lâche-moi, porc d'Athènes. Ma chair n'est point faite pour toi.

Mais le premier des gladiateurs s'était élancé vers le matelot. Il le saisit à la gorge et lui fit lâcher Messaline. Elle s'échappa et rejoignit la Syrienne qui s'était réfugiée auprès du comptoir.

Les narines frémissantes, les yeux féroces, Lycisca cria :

— Châtie-le, Vincitor.

Le gladiateur géant s'élança sur le matelot. Mais celui-ci était de haute taille et robuste.

Les deux hommes enlacés s'abattirent sur la table, qui se renversa, tandis que les coupes et l'amphore se brisaient sur le plancher.

Cependant, la gorge étranglée par le gladiateur, le matelot râlait, ses yeux s'exorbitaient convulsés.

Tarquinius Nebulo s'interposa.

— Laisse-le, dit-il ; il a son compte.

Le gladiateur lâcha prise.

Le tenancier se tourna vers le compagnon du vaincu :

— Donne dix drachmes, pour mes coupes et mon amphore.

— Mais... protesta le matelot, stupéfait d'une telle exigence.

Nebulo gronda :

— Voulez-vous, tous deux, cette nuit faire le plongeon dans la grande Cloaque ?

Ses yeux sombres confirmaient la menace contenue dans ces paroles.

L'homme comprit et s'exécuta. Entraînant son compagnon encore tout étourdi, ils disparurent dans le couloir.

Le gladiateur s'approcha de Lycisca et de la Syrienne qui, sans un mot, avaient assisté à toute la scène.

Il jeta un regard ardent sur Messaline et fit :

— Ma récompense, maintenant?

Elle répondit, montrant Callidès :

— Ce sera celle-ci.

Le gladiateur secoua la tête et répondit :

— Non, c'est toi qu'il me faut.

Messaline pencha sa bouche vers l'oreille de son gigantesque amant et murmura quelques paroles.

Il haussa les épaules ; puis il fit avec une moue de dédain :

— Je n'aime pas les fruits verts.

Alors, Lycisca ajouta :

— Elle d'abord, sinon, moi jamais ! Tiens ! prends la clef de ma logette. Je vous attendraì ici.

Docilement, Callidès suivit le gladiateur.

Il s'arrêta devant une porte où était inscrit

le nom de Lycisca, l'ouvrit, y poussa la Syrienne et la referma derrière lui.

Lorsqu'ils eurent disparu, Messaline se rapprocha du groupe de gladiateurs.

Depuis qu'elle était entrée, elle sentait peser sur elle le regard de Spiridion, le rétiaire.

Elle vint vers lui, écarta ses jambes croisées, s'assit sur l'une d'elles et passa le bras autour de son cou. Approchant ses lèvres parfumées du visage puant de sueur et de vin du gladiateur, elle fit en riant :

— Tu me veux aussi, Spiridion ?

L'homme la dévora du regard et répondit d'une voix rauque :

— Je te veux, Lycisca.

— Que ferais-tu pour me posséder encore ?

— Tout ! Je tuerais mon meilleur ami.

Un rire cruel erra sur les lèvres de la courtisane. Elle demanda :

— Quand auront lieu les prochains jeux ?

— Dans dix jours, aux ides de juillet.

— Tu combattras ?

— Oui, Lycisca.

— Et Vincitor ?

— Vincitor aussi.

— Eh bien ! je serai à celui de vous deux qui tuera l'autre.

Le rétiaire étouffa un rugissement :

— Ce sera moi !

Sur la table autour de laquelle étaient assis les gladiateurs, les négresses avaient apporté de nouvelles amphores et une coupe pour Lycisca.

Elle-même l'emplit de vin ; l'élevant en l'air, elle dit :

— A la santé de mon futur amant.

— Mais ce soir, Lycisca ?

— Ce soir, je n'aimerai personne ; j'ai voulu servir de guide d'amour à ma petite amie Callidès.

Quelques minutes s'écoulèrent durant lesquelles les gladiateurs restèrent silencieux.

Tous, les yeux brillants de désir, étaient tournés vers Messaline.

Spiridion sentait contre le sien le corps chaud de la courtisane et ses sens s'exacerbaient dans une croissante volupté.

Un instant sa main tenta de s'égarer sous le péplum de Lycisca.

Celle-ci furieusement le mordit à l'épaule, si fort qu'il hurla de douleur.

Elle jeta avec colère :

— Tiens-toi tranquille ! Crois-tu donc pouvoir faire de moi ce que tu veux ?

L'homme retira la main, dompté.

— Lâche-moi, ajouta-t-elle.

Elle se leva. Juste à ce moment, la porte de la logette s'ouvrit.

Vincitor parut le premier, rouge, le visage luisant de sueur.

Callidès le suivait ; du sang tachait le péplum blanc.

— Eh bien ! questionna Messaline.

Le gladiateur fit rudement :

— Je te le répète ; je n'aime pas les fruits verts. C'est toi seule que je veux. Tiendras-tu ta promesse ?

— Demande à Spiridion.

Messaline saisit Callidès par le bras. Rapidement elle se glissa hors de la salle avec elle.

D'un geste de la main, elle avait fait signe à Tarquinius Nebulo.

Celui-ci vint leur ouvrir.

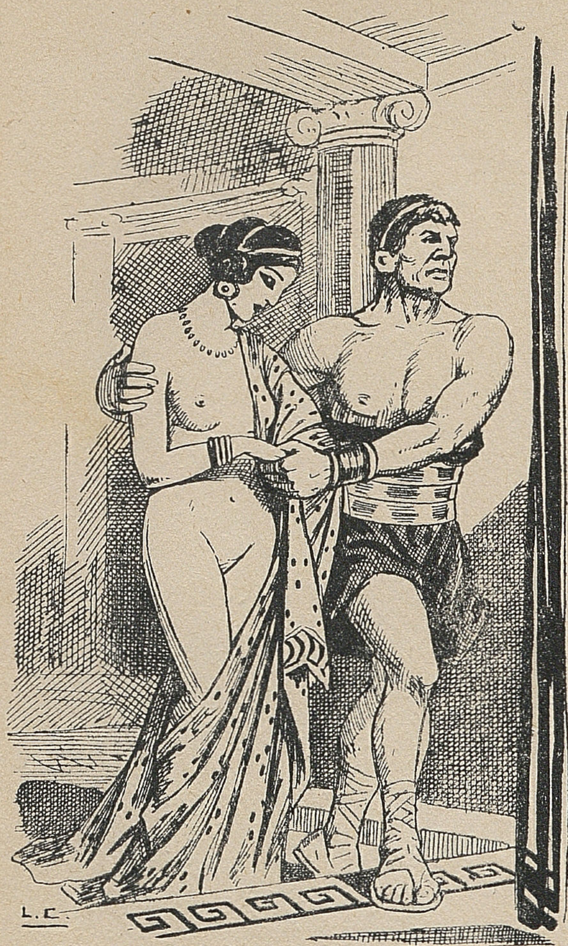
La porte refermée derrière elles, les deux femmes se retrouvèrent dans le jardin. Elles gagnèrent la rue.

Messaline alors, demanda à Callidès :

— Petite colombe, aimes-tu l'amour de l'homme ?

La Syrienne fit doucement :

— Le tien est meilleur, ô divine !



Docilement, Callidès suivit le gladiateur. *(Page 61.)*

CHAPITRE VI

LE PRÊTRE DU SOLEIL

L'enlèvement de Callidès avait rempli Glaucuis d'une douloureuse colère.

Il ne s'y était pas trompé un instant : Messaline l'avait joué en l'entraînant dans la chambre. d'où, après avoir joui de ses caresses, elle s'était enfuie, le laissant harassé d'amour. Mais où pouvait-elle avoir entraîné la Syrienne ?

Les prêtres du soleil se chargeraient de le lui révéler ; il leur verserait l'offrande exigée pour le culte du dieu et, pour lui, ils feraient parler l'oracle.

Le lendemain du festin, il descendit seul vers la tour des Amants du soleil. Quittant la Voie Maxima, il prit l'allée des Sycomores qui y conduisait, bordée, à droite et à gauche, de villas au-dessus desquelles les arbres tordaient leurs chevelures verdoyantes.

Il entra par la petite porte cintrée, donnant accès dans la salle ronde dont les murs étaient couverts de peintures aux chaudes couleurs, représentant le dieu dans les principales attitudes de sa vie céleste.

Un prêtre se tenait debout près de l'urne des offrandes.

Il était grand, élancé, blond comme les flèches d'or du soleil.

Une tunique blanche se moulait à son torse souple et, dans son visage glabre et pâle, s'agrandissaient deux yeux noirs, allongés jusqu'aux tempes sous l'arc tendu des sourcils.

Une coupe immense, pleine d'encens, brûlait au milieu de la salle.

Glaucus déposa son offrande dans l'urne après s'être incliné trois fois, selon le rite.

— Que veux-tu ? questionna le jeune prêtre.

— Consulter l'oracle.

— Parle.

Lentement, à mi-voix, Glaucus exposa l'objet de sa visite.

Le prêtre s'éloigna.

Traversant la salle, il disparut quelques instants derrière une porte plantée de clous d'or et peinte entièrement en bleu.

Immobile, Glaucus attendit.

Bientôt le prêtre reparut.

Il dit simplement :

— L'oracle n'a pas répondu ; le dieu est resté muet.

Glaucus courba la tête : c'était un mauvais présage.

Cependant, il s'inclina à trois reprises devant l'urne. Il sortit de la salle, gagna l'allée des sycomores et descendit vers les quais du Tibre.

Quelques minutes après son départ, le jeune prêtre du soleil gagna l'escalier en spirale conduisant au sommet de la tour.

Il avait achevé sa veille, car les cent prêtres gardaient l'urne tour à tour.

L'escalier s'arrêtait sur le palier de chacun des dix étages où s'ouvraient les portes des cellules habitées par les Amants du soleil.

Celle de Camille se trouvait au troisième étage et l'unique fenêtre donnait sur les jardins du palais voisin qui appartenait à Messaline.

Le jeune prêtre était le fils d'un sculpteur d'ivoire. Son père était mort, mais son frère Cléon continuait à fournir aux temples et aux palais les statuettes délicatement ciselées, objet du culte représentant l'image des dieux. Elevé dans un milieu presque mystique, l'âme passionnée, Camille avait, dans un élan de piété, voué son corps à l'adoration du soleil, dont la tour proche de sa maison l'enveloppait la moitié du jour de son ombre.

A quinze ans, il subit l'initiation aux mystères.

Il en avait vingt à présent et servait le culte comme les autres prêtres.

Son âme était pleine d'adorations ferventes, d'élans secrets, de désirs inconnus qui sans cesse heurtaient ses tempes d'un pouls de fièvre.

Souvent, il venait s'accouder au bord de sa fenêtre et ses regards plongeaient dans les profondeurs des jardins.

Un jour, il avait aperçu l'Augusta et l'un de ses amants enlacés.

Camille en avait eu l'âme incendiée.

Dès cet instant, un trouble étrange l'envahit : des rêves passionnés emplirent son sommeil, des lèvres brûlantes pressèrent ses lèvres ; son visage pâlit ; ses yeux se plombèrent.

Le jeune prêtre, sans aimer encore, était amoureux de l'amour.

De sa fenêtre, où il rêvait, les yeux perdus dans les fleurs des jardins, un matin, il aperçut Callidès qui, lasse d'une nuit passée dans les bras de l'Augusta, venait rafraîchir son visage à la douceur de l'aube.

Elle sentit peser sur elle le regard du jeune prêtre, leva la tête et le vit.

Dans ce bref instant, leurs âmes s'unirent et leur chair frissonna de désir.

Ivre de douleur et de joie, Camille se rejeta en arrière, murmurant d'une voix sourde :

— Elle ! c'est elle que j'attendais.

La Syrienne continua sa promenade, lentement.

En elle aussi naissait un désir nouveau, fleur odorante, pour la première fois entr'ouvrant sa corolle à la clarté de l'amour.

Le soir, l'Augusta ne venait pas. Hardie, poussée par une force mystérieuse, Callidès sortit du jardin et gagna l'allée des sycomores.

A travers les frondaisons sombres, les étoiles, une à une, s'apercevaient suspendues comme des fruits d'argent à la voûte profonde et sombre du ciel.

Où allait-elle ? Que pouvait-elle espérer ?

Elle avait prié Astarté et la déesse l'avait conseillée.

Si, vraiment, il l'aimait déjà comme elle, il devait l'attendre, le cœur palpitant. Serait-il là ?

Elle ne le voyait point et le cherchait vainement dans l'ombre des arbres.

Cependant elle arriva au pied de la tour.

A droite et à gauche, deux grands sphinx la gardaient, dressés sur d'énormes socles de marbre noir.

Leur masse sombre fit frissonner la Syrienne.

Elle s'arrêta, prise d'une soudaine frayeur.

Soudain, elle se sentit enlacée par deux bras

nerveux qui la ployèrent comme un roseau. La tête rejetée en arrière, elle aperçut le visage du Bien-aimé, dont les yeux luisaient dans l'ombre :

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il.

— Callidès.

— Je m'appelle Camille. Donne-moi tes lèvres.

Il la serrait fortement contre lui, sans lui faire de mal pourtant.

Elle le regardait, immobile, extasiée et dans les yeux de son amant, il lui semblait apercevoir tout le reflet de l'univers étoilé. Une émotion infinie la bouleversait.

— Donne-moi tes lèvres, répéta-t-il.

Elle s'abandonna.

Leurs bouches s'unirent en un long, profond, délicieux baiser.

Puis Camille dit :

— Viens avec moi.

Entraînée par le bras enlacé autour de sa taille, elle se laissa conduire.

A cette heure, la tour était silencieuse.

Dès qu'arrivaient les ténèbres, les prêtres laissaient s'éteindre la coupe où brûlait l'encens et nul étranger n'était plus admis à consulter l'oracle.

Les Amants du soleil dormaient dans leurs cellules.

Appuyée sur le corps nerveux de Camille, Callidès gravit l'escalier en spirale.

Le jeune homme respirait l'odeur parfumée des cheveux et sentait ployer sous sa main la taille souple de la Syrienne.

Ils entrèrent dans la cellule du prêtre.

Camille entraîna doucement Callidès près de son lit, où il s'assit à côté d'elle.

Longtemps, ils demeurèrent enlacés et silencieux.

Par la fenêtre ouverte, la lune versait dans la chambre sa coulée d'argent, qui les enveloppait de clarté.

Le ciel apparaissait de velours sombre, piqué d'étoiles ; des parfums d'orangers et de cytises emplissaient la chambre, apportés par la brise nocturne.

Callidès, la première, rompit le silence.

— O Bien-aimé, dit-elle, tu ne veux pas que nous écoutions ce que dit la déesse ?

Camille la regarda avec surprise.

— N'as-tu pas entendu sa voix, qui venait des profondeurs de la nuit ?

— Et que disait-elle ?

— Donne-moi d'abord tes lèvres que j'y goûte le miel odorant du baiser.

Ils échangèrent une longue caresse.

Callidès reprit :

— Aphrodite a parlé ; j'ai encore sa voix dans

mon oreille. Ecoute, bien-aimé, ce qu'elle disait.

— Je t'écoute, Bien-aimée.

— O jeunes amants, qui ne vous êtes pas encore donnés l'un à l'autre, n'accomplissez pas ici le premier rite sacré de l'amour, sans être venus m'honorer. Ne vous révélez point le mystère de vos corps ; mais allez jusqu'à mon temple pour respirer le grain d'encens dans la coupe bleue qui protégera votre bonheur futur.

Callidès se tut.

Le jeune prêtre la regardait avec des yeux d'épouvante.

— O Bien-aimée, dit-il, tu ne veux pas que j'aille dans le temple de Vénus avec toi ?

La Syrienne répondit :

— Il le faut, la déesse l'exige. Est-ce donc ainsi que tu m'aimes, si tu refuses d'exaucer mon premier désir ?

Camille comprit que l'amour et la douleur vont toujours ensemble et qu'il était destiné à souffrir par Callidès.

— J'irai où tu voudras, Bien-aimée.

Elle lui tendit ses lèvres, dont il sentit la chaude brûlure sur les siennes.

Alors, elle se leva.

— A mon tour, je veux te conduire, dit-elle.

Elle le prit par la main ; ils redescendirent

l'escalier, traversèrent la salle et se trouvèrent dans l'allée des Sycomores qu'ils remontèrent.

Le temple de Vénus Aphrodite était proche et Callidès, à maintes reprises, y était venue apporter son offrande à la déesse.

A l'inverse de la tour des Amants du soleil, solitaire et muette, le temple de Vénus était plein de lumières et de bruits.

C'est qu'il était permis à tous — hommes et femmes — d'y entrer à tout moment du jour et de la nuit, car, pour aimer, il n'est point d'heure qui ne soit agréable à la déesse.

Le temple de Vénus était situé au milieu d'un parc plein d'ombre et de fleurs qui, de la Voie Maxima, s'étendait en pente douce jusqu'au Tibre, planté d'arbres séculaires, coupé de gazons verdoyants.

Au centre du parc était l'enceinte sacrée, de marbre jaune, rectangulaire, entourée de colonnades de porphyre bleuté avec de multiples portes donnant accès dans un nombre égal de petites chambres étroites.

Chacune de ces chambres était à la disposition des amants de passage qui, souvent, venaient y célébrer leur première nuit d'amour.

La statue de la déesse se trouvait dans une salle rectangulaire où l'on entrait après avoir franchi un vaste péristyle orné de statues.

Sur un piédestal de granit vert, Aphrodite

était sculptée, nue, dans un marbre blanc légèrement rosé, qui traduisait à s'y méprendre la coloration d'un corps de femme. Une main tendue tenait une petite lampe d'or, l'autre, allongée contre la cuisse, tenait un miroir d'argent.

Les jardins traversés, Callidès et Camille entrèrent dans le temple.

Le péristyle franchi, ils se trouvèrent devant la statue.

La Syrienne appuyée contre l'épaule de son amant, ils demeurèrent immobiles, fixant avec des yeux d'adoration et de prière l'image sacrée.

Elle leur semblait surnaturelle, prodigieuse, dans la lueur mollement blanche que projetait sur elle la flamme de la petite lampe d'or.

Aux pieds de la statue, beaucoup de femmes étaient étendues à plat ventre sur la mosaïque aux couleurs vives ; chacune tenait dans sa main gauche une étroite coupe dans laquelle brûlait un grain d'encens.

— Viens ! dit Callidès.

Elle attira près d'elle le Bien-Aimé et, dans une place vide, entre deux adoratrices, ils s'allongèrent sur le sol, à la façon des femmes en prières.

La Syrienne se serra contre Camille et le tenant étroitement enlacé, comme la vigne

souple s'unit au robuste ormeau, elle murmura d'une voix passionnée :

— O protectrice de tous ceux qui aiment, que tu nous regardes dans l'ombre fraîche des nuits ou dans la clarté chaude des jours, accorde au Bien-aimé et à sa suppliante le refuge de ton temple pour leurs premiers embrassements. Devant toi, nous échangeons les brûlants baisers de ceux que l'amour dévore ; reçois-les en signe d'éternelle adoration.

Les lèvres des jeunes gens s'unirent et Camile crut voir sourire le visage mystérieux de la déesse.

Ils se levèrent et regagnèrent le péristyle.

Sur leur droite la colonnade s'enfonçait silencieuse et solitaire.

Ils la suivirent.

Les portes des chambres étaient ouvertes et sur les lits dressés dans le fond, ils voyaient, à la lueur d'une courte lampe arrondie, allumée au-dessus du seuil de chaque porte, les amants nus sacrifier au culte immortel d'Aphrodite.

Le sang enfiévré, Camille murmura à la Syrienne :

— Où me conduis-tu ? Je t'aime et je sens ta chair brûlante contre ma chair. Pourquoi me fais-tu souffrir ainsi ?

— Attends ! répondit Callidès.

Ils firent encore quelques pas, puis la Syrienne s'arrêta :

— C'est ici, dit-elle.

Sur le seuil d'une chambre vide, une petite lampe brûlait.

Les jeunes gens entrèrent.

— Maintenant, je suis à toi, Bien-aimé, dit la Syrienne.

Un à un, le jeune prêtre enleva les voiles qui revêtaient la Bien-aimée, baisant chacun des coins secrets du corps qu'il découvrait peu à peu.

Enfin, Callidès fut nue.

Et Camille dit :

— Comme tu ressembles à mon rêve ! C'est ainsi que je t'ai toujours désirée, avant de te connaître, et tu es plus belle que je ne l'osais espérer.

Elle sourit et l'aida à se dévêtir à son tour.

Puis, lorsque le jeune homme lui fut apparu, beau comme un dieu dans la pureté de son corps chaste et svelte, elle le saisit à pleins bras ; lentement elle l'attira jusqu'au lit étroit situé au fond de la pièce.

Alors, brusquement elle se laissa tomber en arrière.

D'une main adroite, aidant la naïveté de son amant, elle lui apprit à connaître les premières délices de la volupté.

CHAPITRE VII

LA VICTOIRE DE SPIRIDION

L'immense arène était pleine.

Déferlant de tous les faubourgs de Rome, la populace avait envahi les hauts gradins de l'amphithéâtre, cependant que les personnages les plus riches, sénateurs, patriciens, occupaient les sièges environnant immédiatement la piste.

Il existait une seule loge pouvant contenir une douzaine de spectateurs : celle de l'empereur, qui du reste n'assistait que très rarement aux jeux du cirque.

Messaline, au contraire, les adorait, attirée comme une bête féroce par l'odeur du sang.

La piste était encerclée par un immense parapet de pierre surélevé de quatre mètres environ ; autour de ce parapet étaient gravées ou peintes des scènes de combats de gladiateurs, avec des inscriptions exaltant les plus illustres.

C'était le milieu du jour.

Les gardiens de l'amphithéâtre finissaient de tendre les *velaria*, immenses rideaux recouvrant les spectateurs et destinés à les protéger contre les brûlants rayons d'un soleil tombant à pic. Ces *velaria* étaient faits de laine rose d'Apulie lamée de grandes bandes parallèles couleur de safran.

Le peuple commençait a trépigner d'impatience et les femmes de Suburre glapissaient comme des hyènes au sommet des galeries, lorsque, débouchant par de longs couloirs à niveau de la piste, deux cavaliers apparurent aux extrémités opposées.

A un signal donné par le directeur des jeux, ils se précipitèrent l'un sur l'autre, le court glaive pointé en avant, tandis qu'ils se protégeaient la tête de leur bouclier rond.

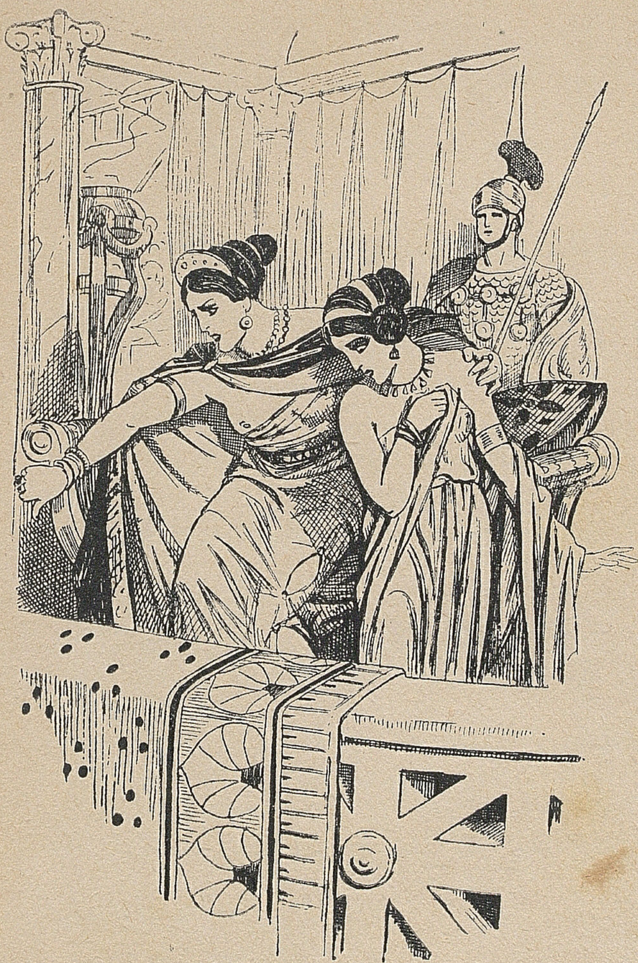
Le combat fut bref.

L'un des cavaliers, par une feinte habile, força son adversaire à découvrir sa poitrine complètement nue et y planta son arme.

L'homme tomba sur le sable de l'arène que son sang rougit.

Le peuple, qui n'était pas encore surexcité par les péripéties des combats acharnés, donna le signal de grâce.

Quelques esclaves entrèrent sur la piste ; emportant le blessé, ils disparurent par l'un des



Celle-ci, lentement, éleva la main tenant le pouce renversé.
(Page 86.)

couloirs, suivis du gladiateur qui avait triomphé.

D'autres esclaves vinrent jeter du sable dans l'arène pour effacer toute trace du sang répandu.

A ce moment, Messaline apparut dans la loge impériale avec Callidès.

Les deux femmes s'assirent côte à côte, tandis que des acclamations retentissaient, saluant l'arrivée de l'impératrice, très populaire parmi la canaille romaine.

L'Augusta se pencha vers la Syrienne en souriant :

— Tu vas voir tout à l'heure ton premier amant.

— Vincitor ?

— Lui-même, il doit combattre Spiridion le rétiaire. Cela ne te met pas un peu de trouble dans l'âme ?

La question de Messaline fut désagréable à Callidès. Depuis qu'elle aimait le jeune prêtre du soleil, le souvenir du viol, commis sur elle par le gladiateur, lui était comme une honteuse brûlure.

Elle murmura :

— Peu m'importe !

Un énigmatique sourire passa sur les lèvres de l'Augusta, qui jeta un rapide regard sur la

Syrienne, regard dur, sombre, plein d'une imprécise menace.

La Syrienne le surprit et trembla intérieurement.

Savait-elle ?

Mais les deux femmes tournèrent leurs yeux vers l'arène.

Un héraut venait d'entrer qui sonna deux fois de la trompette. Le son s'était à peine éteint que les nouveaux combattants parurent dans la piste, débouchant, comme les cavaliers, des couloirs situés à l'opposé l'un de l'autre.

C'était Vincitor, le secutor, et Spiridion, le rétiaire.

Ils étaient tous les deux vêtus d'une simple tunique et chaussés de sandales liées par des lanières à leurs chevilles nues ; mais tandis que le premier avait pour arme une épée et un bouclier, le second portait seulement un filet et un trident.

A leur entrée dans l'arène, les deux gladiateurs se tournèrent aussitôt du côté de la loge impériale et regardèrent l'Augusta.

Celle-ci s'était levée ; droite, immobile, elle les fixa tour à tour, comme pour mieux leur montrer combien elle allait s'intéresser à leur rencontre.

Un cruel sourire crispait sa bouche et des lueurs fauves brillaient dans ses yeux.

Cependant les gladiateurs commencèrent à se diriger lentement l'un vers l'autre.

Vincitor s'avançait couvert par son bouclier, son épée pointée vers la poitrine de Spiridion.

A mesure que le secutor approchait, le rétiaire reculait. Dans sa main droite, il tenait rassemblé son filet, cependant que de la gauche il serrait le long manche du trident.

Brusquement, comme Vincitor était arrivé à portée de son bras, Spiridion bondit en avant et jeta le filet.

D'un saut de tigre, Vincitor évita le piège et, poussant un cri de joie furieuse, il se précipita sur son ennemi.

Mais celui-ci, voyant son coup manqué, jeta le filet sur ses épaules et se mit à fuir avec rapidité devant son adversaire, qui, beaucoup moins agile que lui, ne parvint pas à le rejoindre.

Spiridion soudain s'arrêta et de nouveau attendit l'attaque du secutor. Ce dernier était en proie à une violente colère, facile à comprendre.

Dans sa fuite, Spiridion était parvenu du côté de l'arène opposé à celui où se trouvait la loge impériale.

Ainsi il pouvait contempler l'Augusta tout à son aise, tandis que Vincitor, au contraire, lui tournait le dos.

Emporté par sa fureur, celui-ci s'approcha trop près du rétiaire ; il leva son épée pour le frapper, mais les pointes du trident vinrent se planter dans sa poitrine ; sous la violence du choc et de la douleur, Vincitor tomba sur un genou.

Ce fut sa perte.

Le terrrible filet tournoya dans l'air où il se déploya et l'enveloppa.

Les coups répétés du trident de Spiridion s'abattirent sur lui et son sang coula bientôt par de multiples blessures.

En vain, il essaya de s'en débarrasser.

Alors le gladiateur, se reconnaissant vaincu, croisa les bras.

Triomphant, Spiridion retira le filet qu'il jeta sur son épaule que marbra de rouge le sang de son ennemi.

Appuyé sur son trident, il regarda d'abord l'assemblée, puis fixa les yeux sur Messaline.

Celle-ci, lentement, éleva la main, tenant le pouce renversé.

Une joie intense se refléta sur le visage de Spiridion.

L'Augusta venait de condamner à mort son rival.

En effet, presque aussitôt un gladiateur, le visage invisible sous un casque d'acier, entra dans le cirque, une courte épée à la main.

Il se dirigea vers le secutor.

Celui-ci, résigné, attendait.

Il savait que sa mort était décidée et se préparait à la subir avec constance.

Cependant, il se tourna du côté de la loge impériale et regarda longuement l'Augusta comme pour en emporter l'impérissable vision dans la tombe.

Messaline n'eut pas un sourire.

Vincitor se mit à genoux.

L'exécuteur plaça le tranchant de l'épée sur le col nu comme pour marquer l'endroit où il frapperait. Prompt comme la foudre, il leva, puis abattit l'arme terrible.

Sans un cri, le secutor roula sur le sol, ses membres s'agitèrent quelques secondes ; il resta immobile, mort.

Terrifiée, Callidès avait assisté à cette horrible scène. Elle se sentit saisir le bras par une main violente qui lui fit l'effet d'une griffe.

— Viens ! dit Messaline.

Elle entraîna la Syrienne hors de la loge, comme une proie.

Les deux femmes redescendirent les larges escaliers conduisant au niveau de la piste.

Les loges de gladiateurs étaient en contre-bas, débouchant dans une grande galerie circulaire où donnaient accès les galeries qui aboutissaient à l'arène.

L'Augusta rencontra le directeur des jeux dans le couloir.

— La loge de Spiridion ? demanda-t-elle.

— La dernière, face à la prochaine galerie.

Le rétiaire se tenait sur le seuil de la porte.

A la vue de Messaline, il poussa un rugissement de joie et s'élança vers elle, il se jeta à ses genoux qu'il embrassa.

Levant des yeux ivres d'extase vers l'Augusta, il dit :

— Tu es venue, ô divine ?

Elle sourit :

— Je t'apporte la récompense promise.

L'homme se releva.

Sur son dos nu, le sang de Vincitor luisait encore par plaques sanglantes.

L'impératrice n'avait pas lâché le bras de la Syrienne.

Elle l'entraîna dans la loge où Spiridion les suivit.

L'Augusta jeta sur Callidès un regard profond où brillait une flamme.

— Ouvre bien les yeux, dit-elle, et tu vas voir comment je sais aimer.

Alors, les dents serrées, ivre de volupté, rugissante d'amour, elle arracha le péplum qui l'enveloppait et apparut complètement nue, puis comme une tigresse elle bondit sur le gladiateur.

CHAPITRE VIII

LE RENDEZ-VOUS

Comme tous les élégants de Rome, Glaucus avait assisté aux jeux du cirque et c'est avec une colère mêlée d'angoisse qu'il reconnut Callidès assise aux côtés de l'impératrice.

Son désir de posséder la Syrienne était toujours aussi brûlant, et à ce désir s'ajoutait la fureur d'avoir inutilement déboursé cent mille sesterces.

Cependant, que pouvait-il espérer ?

S'emparer de force ou par ruse de Callidès, c'était immédiatement attirer les soupçons sur lui et la vengeance de Messaline serait prompte et terrible.

Rien qu'à y songer, il frissonnait.

Lorsque les deux femmes quittèrent la loge après la victoire de Spiridion, il attendit quelques instants leur retour, puis, ne les

voyant pas reparaître, il abandonna sa place, sortit du cirque et s'engagea dans la colonnade circulaire qui en faisait le tour.

Elle était déserte à cette heure, car la foule s'entassait dans l'immense arène.

Cependant il aperçut devant lui deux femmes qui marchaient lentement.

— Des filles de Sabine, murmura-t-il. Elles viennent chercher quelque mâle. Bon gibier pour moi, aujourd'hui !

Il ajouta d'une voix amère :

— Cela calmera les ardeurs que l'autre a fait rouler dans mon sang.

Le jeune patricien s'approcha des promeneuses et les toucha du doigt à l'épaule. Elles retournèrent vers lui leurs visages peints, fleurant la térébinthe et encadrés de lourdes chevelures brunes.

Glaucus prend chacune d'elles par la taille et les entraîne vers la Taverne de Silène.

La façade s'ouvre sur la place, avec, surmontant la porte, une enseigne figurant un énorme dieu ivre, tenant à deux mains une amphore inclinée, dont le vin ruisselle à long jet dans la bouche ouverte.

Au-dessous de l'image divine sont écrits ces mots :

« Passant, arrête-toi.

« Ici, tu trouveras le vin, le lit et le reste. »

Glaucus et les deux femmes entrent dans la taverne, où de nombreux clients sont attablés.

Les uns boivent, agaçant des filles ; d'autres jouent aux dés en chantant d'obscènes refrains.

Près d'une fenêtre donnant sur la place, Glaucus s'assied entre les Sabines.

D'un poing vigoureux, il heurte la table.

Une servante accourt, les seins mous dansant sous la tunique presque transparente.

Elle est vieille, ridée, rouge de fard mal essuyé.

— A boire ! commande le jeune homme. Du Falerne et du Chio !

La servante se précipite, puis revient, apportant trois coupes et des amphores pleines du vin odorant.

— A Bacchus ! dit Glaucus élevant sa coupe.

Et jusqu'au soir, noyant son chagrin et sa colère, il boit ainsi que ses compagnes de rencontre.

Au crépuscule, à l'heure où la foule sort en tumulte du cirque, le patricien est ivre.

Sur un signe, le patron de la taverne, qui le connaît depuis longtemps, fait avancer une litière.

Aidé de ses garçons, il hisse Glaucus dans le lit et pousse à ses côtés les deux Sabines, aussi ivres que lui.

Lentement la litière monte vers l'Esquilin où

s'élève la somptueuse demeure du jeune homme.

Elle arrive sur le seuil ; l'intendant se précipite.

Déjà il aide son maître à descendre, puis lui tend une lettre.

L'œil trouble de vin, Glaucus lit cependant les caractères tracés par le stylet dans la cire :

« Viens, si tu m'aimes. »

— Qui a apporté cela ? questionne le jeune homme avec surprise.

— Une esclave envoyée par Callidès, répond l'intendant.

Callidès ! Ce nom dégrise à demi le patricien. Callidès ! Elle ne l'a donc pas oublié ? Que veut dire cette lettre ? Une espérance germe dans son cœur.

Il demande à nouveau :

— L'esclave est partie ?

— Non, elle attend la réponse.

— Qu'on l'amène devant moi !

D'un pas chancelant encore, mais déjà raffermi, Glaucus gravit les escaliers du péristyle et pénètre dans l'habitation.

Auparavant il a jeté quelques drachmes d'or aux filles, qui les ramassent avidement.

Déjà l'intendant les chasse ; elles s'enfoncent dans l'ombre de la rue.

Etendu sur son lit, le jeune patricien attend avec impatience l'esclave.

Celle-ci arrive enfin et se tient debout, immobiles, devant lui.

— Où est ta maîtresse ?

— Dans la colline aux Fleurs.

— Que t'a-t-elle dit pour moi ?

— De te conduire. Elle t'attend.

— Ce soir ?

— Oui. Cette nuit, près de l'autel de Diane.

La colline aux Fleurs ? Glaucus la connaît, certes ! Il s'y est rendu maintes fois. Elle s'élève sur le bord du Tibre, un peu en dehors de la ville. Toujours dorée de soleil, elle semble pareille à un sein blond et fleuri sur l'azur du ciel.

Tout au sommet, sous le grand cèdre verdoyant, s'élève le petit sanctuaire de Diane où brûle éternellement, aux pieds de la statue de la déesse, la petite lampe d'argile qu'entretiennent les prêtresses de Séléné.

Il ira au rendez-vous. Mais pourquoi Callidès désire-t-elle le rencontrer dans ce lieu étrange et retiré ? Sans doute pour mieux dépister les soupçons de Messaline.

Le jeune patricien fait à l'esclave :

— Dis à ta maîtresse que je serai au rendez-vous. Je connais le chemin et je n'ai pas besoin que tu me conduises.

L'esclave s'éloigne et Glaucus se livre aux mains des masseurs, qui pétrissent doucement sa chair, pour lui rendre son élasticité et sa souplesse, la parfument d'essences précieuses, dont ils inondent ses cheveux et son corps.

Un bain tiède dégrise tout à fait le jeune homme.

Il chausse des sandales de cuir rouge étoilées d'or, jette sur ses épaules un péplum blanc de neige, qui l'enveloppe jusqu'aux jarrets et recouvre entièrement la tunique bleue en soie de Milet qui le serre à la taille.

Seul, Glaucus descend vers le Tibre.

Il sort de la ville par la porte Esquiline et gagne les bords du fleuve que longe la Voie Galba, sous la frondaison enténébrée des sycomores et des gigantesques platanes.

La Colline aux Fleurs est toute proche.

Déjà, il aperçoit devant lui, pointant sur la rive, le cône arrondi de sa forêt odorante, blêmie de lumière.

Tout le long de la route, éclairée par le réseau d'argent déployé par la lune haute, Glaucus longe les murs blancs des villas ; à chaque instant, il rencontre les statues de marbre des divinités amoureuses, protectrices des habitants : Vénus graciles aux formes légères, Satyres, le front cornu, enguirlandés de lierre ;

Priapes couronnés de pampres, Hermaphrodites, les cheveux lourds de roses.

Parfois il croise quelques couples enlacés.

Au loin, dans la plaine, un berger chante sa plainte mélancolique, à laquelle répond le hululement voisin d'une chouette perchée dans les arbres.

Enfin le jeune homme atteint le pied de la colline.

Il connaissait bien le sentier, conduisant au sommet du mont, pour l'avoir gravi maintes fois, à la suite de débauches nocturnes.

A mi-côte de la colline s'élevait, en effet, la taverne de Sillana, célèbre pour ses filles de Lesbos, expertes au double jeu de l'amour.

Le jeune homme passa devant sa façade, sur laquelle brûlaient, dans des niches, trois lampes aux mèches trempées dans l'huile dont le vent nocturne courbait la flamme. De la taverne surgissaient des rires de femmes et des cris rauques d'hommes ivres.

Glaucus continua son ascension.

Un quart d'heure à peine lui suffit pour atteindre le pied du raidillon, droit comme un tunnel et sous la frondaison sombre des arbres, qui conduit au petit sanctuaire.

Au bout, il aperçut une clarté tremblotante, comme un œil aux cils d'or.

C'était la lampe brûlant, éternelle, en offrande à la déesse. Glaucus escalada le raidillon et parvint au sanctuaire.

Celui-ci se trouvait sur une espèce d'étroite terrasse, couverte d'un bosquet de jeunes pins qui l'entourait de tous côtés, sauf devant la façade.

En face de celle-ci était un léger terre-plein d'où l'on dominait au loin toute la plaine par l'échancrure des arbres.

Le jeune patricien jeta un regard sur l'intérieur du temple et s'étonna de voir déserte l'unique salle, peinte de tableaux aux couleurs vives où, sur une colonne de marbre, se dressait la statue de Vénus tenant dans sa main droite la petite lampe éclairant les ténèbres.

Que signifiait donc la lettre qu'il avait reçue ?

Etait-ce un piège ou une moquerie ?

Il se retourna et contempla le paysage nocturne qui s'allongeait devant lui.

Du ciel tombait une clarté silencieuse qui, au loin, blêmissait les maisons de Rome, coupées de grands parcs d'ombre, où se piquaient les multiples lueurs des habitations, immobiles comme des prunelles vigilantes.

Soudain, un léger bruit se fit entendre derrière le jeune homme et, débouchant de l'ombre des arbres, une forme blanche apparut, que Glaucus reconnut aussitôt : c'était Callidès.



Glaucus prend chacune d'elles par la taille. *(Page 90.)*

CHAPITRE IX

CLAUDE, EMPEREUR DES ROMAINS

Au fond de l'immense pièce donnant par trois grandes fenêtres sur les jardins en fleurs du palais, dont les parfums montaient, âcres et subtils à la fois, le lit à colonnettes de marbre vert s'élevait.

Et sur ce lit un homme, presque un vieillard, était allongé, immobile, les yeux perdus en une contemplation lointaine qui figeait ses traits dans une attitude de statue.

C'était Claude, empereur des Romains et mari de Messaline.

A quoi pensait-il ainsi, selon sa coutume, car, chaque jour, presque toute la matinée, il demeurait seul dans cette pièce, chambre conjugale trop souvent désertée par son infâme épouse ?

Il songeait à celle-ci. Certes, il ne l'aimait plus comme au temps où il l'avait prise pour

femme, non il ne l'aimait plus ; il la haïssait, au contraire.

Cet homme, qui pourtant avait su redonner une partie du lustre perdu à l'empire romain, ce sage législateur était un faible. Il n'ignorait rien des immondes plaisirs de son épouse ; il avait fermé les yeux sur ses débauches, jusqu'à ce jour, mais à présent, il craignait que quelque poignard dans l'ombre, ou, dans ses mets, quelque poison ne vînt le rayer des vivants.

C'est que Messaline s'était donnée à Silius, un affranchi ambitieux qui la dominait, et même, il ne l'ignorait pas, elle avait osé l'épouser en secret. Et, malgré cela, elle continuait à mener une vie de prostituée dans les tavernes et les lupanars.

Que craignait donc Claude ?

Que Silius, après l'avoir fait assassiner, tentât de s'emparer du pouvoir avec la complicité de Messaline.

Tel était, en effet, le degré de turpitude de cette époque, qu'un aventurier hardi, soutenu par quelques légions, pouvait être proclamé empereur.

Claude songeait.

Ses pieds nus s'enfonçaient dans des sandales de pourpre et son corps était enveloppé dans une tunique couleur safran. Sur le creux de sa

poitrine pendait une amulette représentant une vierge nue en argent.

Soudain, un tumulte de pas se fit entendre hors de la pièce ; une portière située à droite du lit se souleva et Messaline entra.

Elle était revêtue d'une robe de soie presque transparente, largement décolletée et fendue à droite et à gauche, de telle sorte que des fragments de sein, des morceaux de cuisse apparaissaient lorsqu'elle marchait.

Elle s'approcha sans parler de la couche conjugale et s'assit près de l'empereur.

Elle dit :

— Sais-tu, Augustus, que c'est dans trois jours la fête des Lupercales ?

— Je le sais.

— Y viendras-tu ? Le peuple aime à t'y voir.

La demande resta d'abord sans réponse. Claude coula vers Messaline un regard rapide entre ses cils mi-clos. Il finit par dire :

— J'irai.

Alors Messaline se leva :

— J'irai aussi : la danse des vierges m'est toujours agréable.

Elle se pencha vers son époux, lui prit une main qu'elle porta à ses lèvres :

— Oh ! tu sens le parfum de Baïes. Moi, je préfère celui des Abruzzes.

Elle se mit à rire et posa la main sur une

des jambes de Claude qui, à demi nue, émergeait de la robe de pourpre.

Le contact fit tressaillir l'empereur ; brusquement, il se rejeta hors du lit et se mit debout pour éviter une caresse plus expressive.

Messaline, en effet, semblait toujours brûler d'un insatiable amour. Tout homme, jeune, vieux, beau ou laid, solitaire quelques instants avec elle, éveillait ses sens, sans cesse bondissants.

Mais Claude, depuis des mois, était rassasié de son impudique épouse.

Il alla jusqu'à la portière qu'il souleva et disparut.

Messaline resta immobile un instant, puis elle se dirigea vers la fenêtre la plus rapprochée et regarda au dehors.

Un jeune esclave passait juste au-dessous, portant une amphore sur son épaule, svelte, élancé, mais vigoureux sous sa tunique blanche ; il avançait d'un pas souple et agile vers la porte des cuisines, ouverte sur l'aile gauche du palais.

Machinalement, comme poussé par une force inconnue, il leva la tête vers la fenêtre et aperçut l'impératrice.

Celle-ci lui fit signe de monter jusqu'à elle.

L'esclave blêmit et s'arrêta.

— Viens ! je t'attends, fit Messaline qui se

rejeta en arrière dans la chambre, murmurant :

— Celui-là est beau.

Elle ajouta, dans un éclat de rire, songeant à la fuite de son époux :

— J'ai gagné au change. Eros m'est favorable !

Cependant l'esclave gravissait lentement les degrés de marbre conduisant au premier étage où se trouvait la chambre de l'impératrice. Il savait, en effet, ce que signifiait l'appel de la terrible épouse de Claude.

Car bien d'autres esclaves avant lui l'avaient possédée, avaient râlé d'amour dans ses furieuses étreintes, mais tous, on les avait retrouvés le même jour, étendus sans vie, sur les dalles de marbre et leurs corps avaient servi de pâture aux murènes du jardin impérial.

Arrivé au sommet des marches, l'esclave hésita un instant, puis il s'approcha de la portière de pourpre qu'il souleva.

— Entre.

Il laissa retomber la portière derrière lui.

Sur le lit Messaline était étendue.

Elle lui fit signe d'approcher.

— Comment, t'appelles-tu, bel esclave ? demanda-t-elle.

L'éphèbe répondit :

— Attilius.

— Attilius, un joli nom ! Viens près de moi,

tu me plais ; je dirai à l'empereur de t'affranchir.

L'esclave s'allongea près de l'impératrice.

Brusquement celle-ci l'attira sur elle, lui appuyant le visage entre les seins, cependant qu'elle se renversait en arrière et l'enlaçait de ses jambes jetées par-dessus les siennes.

Attilius releva le front. Messaline lui saisit la tête avec violence entre les deux paumes et lui écrasa les lèvres de sa bouche ardente.

Le jeune esclave exhala un râle sourd et, dans une poussée brutale de son sexe exaspéré, il saisit à pleins bras l'impératrice...

Maintenant, épuisé, Attilius gisait immobile à côté de Messaline et celle-ci le regardait avec des yeux à la fois tendres et cruels.

— Demeure un instant, dit-elle, tu vas goûter avec moi aux délices du Brutium.

Elle alla vers un meuble en citronnier de Mauritanie, sculpté de haut en bas avec des figures de serpents en relief, et ouvrit un des tiroirs où elle prit une petite boîte taillée dans un morceau de marbre vert ; puis elle revint vers le lit.

La boîte ouverte, elle fit :

— Prends une pastille, Attilius ; fais comme moi.

L'impératrice choisit une des boules rondes que renfermait la boîte et la porta à ses lèvres.

L'esclave regarda un instant sa maîtresse :

ses yeux se voilèrent ; puis il prit une pastille en disant :

— Ma vie est à toi, ô divine.

Sans hésiter, il porta le bonbon à sa bouche.

Brusquement, son corps fut secoué d'un violent frisson ; ses yeux se révulsèrent, sa bouche se tordit sous l'effet d'une souffrance horrible et ses mains se crispèrent sur sa poitrine.

Enfin, il retomba, immobile, sur le lit.

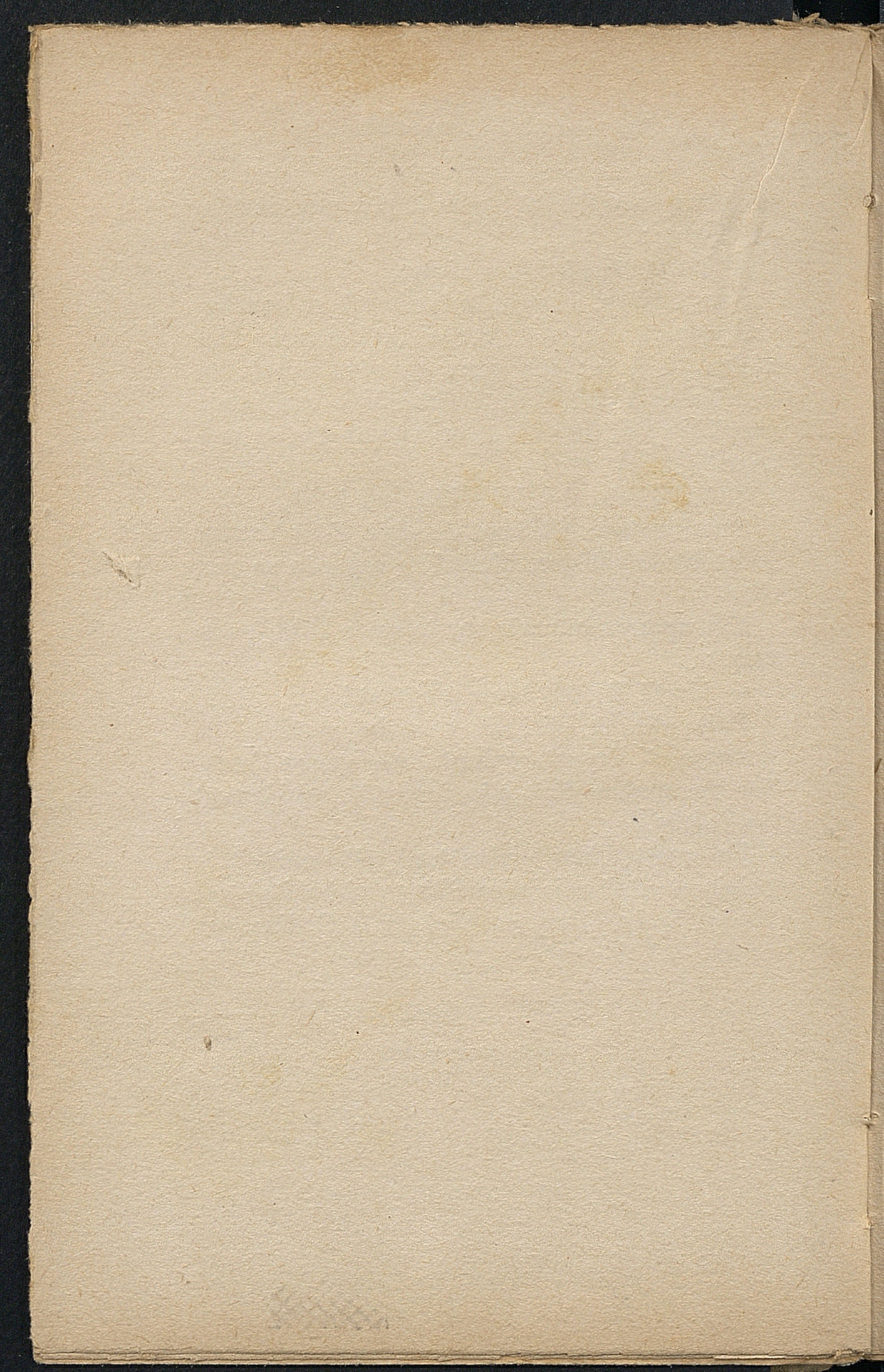
Sans un tressaillement de pitié, l'œil brillant d'une lueur sinistre, Messaline regarda sa victime.

Elle appuya la main sur le cœur et fit à mi-voix :

— Mort ! Il était beau pourtant !

Puis elle se dirigea vers la portière de pourpre et, l'ayant soulevée, elle gagna l'escalier de marbre dont elle descendit rapidement les degrés.

Un quart d'heure plus tard, elle quittait le palais et allait rejoindre Silius qui habitait sur les bords du Tibre, au pied de la Colline aux fleurs.



CHAPITRE X

L'ATELIER DE CLÉON

Le frère de Camille occupait une petite maison basse à un seul étage, la dernière au bout d'une ruelle débouchant dans la seconde rue à gauche du temple d'Isis, non loin de la berge du Tibre.

Cléon y vivait avec sa maîtresse, Nautila, une brune Sicilienne au visage illuminé de deux yeux sombres, au corps souple comme un arment de vigne printanière.

Le sculpteur avait dix ans de plus que le jeune prêtre du soleil. C'était un sage. De sa vie il faisait deux parts égales, l'une consacrée à son art et l'autre à sa maîtresse.

Le talent de Cléon était célèbre dans Rome tout entière ; il en avait même dépassé les murs et souvent des étrangers venaient jusqu'à son atelier pour admirer ses statuettes de marbre ou de terre cuite ou pour en acheter quelques-

unes qu'ils emportaient dans leur pays comme des trésors précieux.

Ces statuettes étaient, en effet, des merveilles de grâce et de beauté, reflets de la brune Nautila qui servait de modèle à son amant.

Tout ce que Rome comptait de désœuvrés, de riches patriciens et de courtisanes célèbres, savait le chemin de l'atelier de Cléon et il était de bon ton d'avoir dans son atrium ou dans son gynécée une statuette du sculpteur.

L'atelier était situé au premier étage de la maison.

C'était une vaste pièce béant par une large fenêtre sur le Tibre aux eaux jaunâtres et rapides, cependant que de l'autre côté du fleuve s'élevait la colline de Cybèle couverte de citronniers et d'orangers.

Le plus souvent, Cléon se tenait dans son atelier, modelant la glaise ou taillant à coups de marteau, dans le marbre, tandis que, demi-nue, allongée sur une peau de tigre, Nautila jouait aux osselets ou dormait, à moins qu'elle ne tînt la pose utile au travail de son amant.

Parfois, quand le soir tombait, Cléon et sa maîtresse descendaient jusqu'à la rive voisine où, au tronc mort d'un vieux cyprès. était attachée une barque.

Ils sautaient dans l'esquif ; le sculpteur pre-

nait les rames et ils descendaient vers la mer. au fil de l'eau, sous le regard bienveillant de la lune.

Ce matin-là, comme Cléon achevait de donner le dernier coup de pouce à une faunesse. n'ayant pour cacher sa nudité que le voile de ses mains, Nautila, qui se tenait vers la baie et regardait au dehors, s'écria soudain :

— Voici venir Camille.

— Camille ! qu'il soit le bienvenu ! Par Bacchus ! depuis les dernières Ides, je ne l'ai pas vu ici.

Nautila se mit à rire :

— L'amour lui fait oublier le chemin de ta maison.

Cléon sursauta :

— L'amour ? Que veux-tu dire, colombe chérie ? Oublies-tu que Camille a voué sa virginité au soleil ?

— Eros est plus fort qu'Apollon. Nautila a deviné la pensée de Camille. La dernière fois qu'il est venu, son cœur était en proie à l'amour.

Mais un pas retentissait au rez-de-chaussée. Quelques secondes plus tard, le jeune adolescent pénétrait dans l'atelier.

Cléon adorait son frère.

— Voici bien longtemps que tu n'es venu !

Le jeune homme baissa la tête, s'effondra sur un escabeau.

— Pardonne-moi ; mais si tu savais comme je souffre !

Le sculpteur le regarda avec inquiétude :

— Comme tu souffres ?

— Oui, frère. Hélas ! je ne me reconnais plus.

Le prêtre du soleil laissa tomber son front dans sa main et demeura quelques instants immobile, cependant que Nautila faisait à mi-voix à Cléon :

— Regarde-le et dis-moi si ce n'est pas l'amour qui le rend aussi faible.

Cependant Camille leva la tête, et Cléon vit un feu sombre dans ses yeux.

— Explique-moi ta peine, Camille, fit doucement le sculpteur.

Alors, lentement, d'une voix sourde, le jeune prêtre lui raconta ses amours avec Callidès et comment depuis bientôt dix jours elle ne venait plus au rendez-vous.

Nautila avait écouté le récit de Camille.

Lorsqu'il eut achevé, elle demanda :

— N'as-tu pas dit que ta maîtresse habitait un palais voisin de la Tour du Soleil ?

— Sans doute.

— Et que tu y avais aperçu l'impératrice ?

— Oui, plusieurs fois.

— Callidès ne t'a jamais parlé d'elle ?

Le jeune homme secoua la tête :

— Non, jamais.

Nautila reprit :

— C'est qu'elle avait peur de t'entretenir d'une rivale.

Comme l'éphèbe la regardait avec surprise, Nautila sourit :

— Tu ne peux me comprendre. D'ailleurs qu'importe ! C'est Callidès que tu veux retrouver. Eh bien ! cherche du côté de Messaline.

Alors, tandis que Camille, les yeux fixes, demeurait silencieux, figé dans un rêve lointain, la jeune femme entraîna Cléon dans un angle et lui glissa quelques mots à l'oreille, auxquels celui-ci répondit par un signe de tête affirmatif, tout en faisant à voix basse :

— Tu dis peut-être vrai, c'est par là qu'il faut diriger les recherches ; mais quand bien même on découvrirait la retraite de Callidès, que pourrions-nous faire ?

Nautila répondit :

— Calme d'abord cet enfant. Ne vois-tu pas qu'il est capable des pires choses, de se noyer dans le Tibre, par exemple ? Cela fera gagner du temps.

— Tu as raison.

Le sculpteur se dirigea vers son frère, lui

mit les mains sur les épaules et le regarda dans les yeux, en disant :

— Tu as confiance en moi, n'est-ce pas ?

— Oui, frère.

— Eh bien ! donne-moi quelques heures; laisse-moi agir et je te jure de faire tout ce qu'il m'est possible pour retrouver Callidès, mais d'ici là...

— D'ici là ?

— Promets-moi d'attendre patiemment le résultat de mes recherches...

Le jeune prêtre poussa un douloureux soupir.

— Frère, je te promets d'attendre, mais retrouve-la vite, sinon...

— Sinon ? Que veux-tu dire ?

— Je ne pourrais vivre sans elle, longtemps.

Et penchant sa tête sur la poitrine de Cléon, il l'enfouit dans la toge aux longs plis, tandis que des sanglots saccadés le secouaient.

Cependant Nautila s'était éloignée vers la porte de l'atelier.

Il lui avait semblé entendre du bruit au rez-de-chaussée de l'habitation, et maintenant les marches sonnaient sous des pas.

Comme elle atteignait la porte, une forme blanche y parut et Camille, qui venait de se dégager des bras de son frère, l'aperçut.

Ses yeux s'ouvrirent d'abord, pleins d'une stupeur étrange, puis illuminés de joie.

Un nom lui échappa, étouffé :

— Callidès !

Les bras tendus, il allait s'élancer vers la jeune femme, mais celle-ci mit un doigt sur ses lèvres. Lentement elle entra dans l'atelier, cependant que, presque aussitôt, Glaucus y pénétrait derrière elle.

CHAPITRE XI

MAMURRA, LA SORCIÈRE

Silius, l'époux secret de Messaline, était un affranchi, c'est-à-dire un ancien esclave à qui son maître avait accordé la liberté. Si, aux premiers temps de Rome, les affranchis étaient rares, sous les Césars ils pullulaient ; nombre d'entre eux éclipsaient de leur luxe les sénateurs et les chevaliers ; certains même étaient les confidents des empereurs.

Silius, après son affranchissement, obtenu vers la vingtième année, s'était fait mime, puis danseur. D'une beauté remarquable, il avait aussitôt séduit les patriciennes, dont la plupart, suivant l'exemple de l'impératrice, se livraient à la débauche. Un jour, Messaline le vit danser. Elle le désira avec une fureur amoureuse, passionnée, que l'affranchi sut si bien attiser et

faire durer, qu'elle l'épousa pour le garder à elle seule.

Silius n'aimait point cette femme, dont il n'ignorait ni les amours immondes de courtisane, ni les débauches plus immondes encore de Lesbienne. Ce qu'il voulait, c'était prendre la place de l'empereur. A force de souplesse et de ruse, il espérait y parvenir.

Pour l'instant, sa maîtresse le logeait somptueusement dans un merveilleux palais situé sur les bords du Tibre, au pied de la Colline aux fleurs, propriété personnelle de l'impératriee, où elle hébergeait aussi ses amantes passagères.

Là, elle avait emmené Callidès, après la représentation des gladiateurs.

Lorsque Messaline gagna les appartements de Silius, celui-ci était absent, mais le chef des esclaves assura qu'il ne tarderait pas à revenir.

L'impératrice, en attendant, résolut de rendre visite à la Syrienne.

Elle avait confié celle-ci à l'une de ses esclaves favorites, Clito, qui était chargée à la fois de la surveiller et de la servir.

Messaline se dirigea du côté du palais où logeait Callidès.

En route, elle rencontra Clito.

— Va chercher ta maîtresse, dit-elle, je l'attends ici !

L'impératrice se trouvait dans le péristyle de

l'aile gauche du palais, orné de colonnades surmontées de statues, cependant que, de place en place, des lits de bronze étroits s'allongeaient parallèlement aux murs, pour permettre aux habitants d'attendre commodément avant d'entrer dans l'intérieur du palais.

Entre les lits, des portes s'ouvraient, donnant sur d'étroites cellules, à l'usage des esclaves chargées du service de l'habitation.

L'impératrice s'assit sur l'un des lits.

Quelques instants s'écoulèrent ; Clito ne revenait pas.

Enfin, elle reparut, le teint blême, tremblant de tous ses membres.

Messaline fronça les sourcils et demanda en se levant :

— Eh bien ! pourquoi ne ramènes-tu pas ta maîtresse ? Où est-elle ?

L'esclave balbutia :

— Je ne sais... partie... elle n'est plus là...

Un cri de fureur échappa à l'impératrice.

Elle bondit vers Clito qui, épouvantée, tomba à genoux et, la saisissant par le cou, elle hurla :

— Tu en avais la garde, c'est toi qui l'as laissée fuir.

Comme l'esclave ne répondait pas, elle ajouta :

— Chienne ! Chienne ! veux-tu parler ?

Elle l'empoigna par les cheveux et, la traî-

nant jusqu'à la porte avec une force décuplée par la fureur, elle appela :

— Ictus ! Ictus !

Le chef des esclaves accourut, effaré, aux cris de l'impératrice.

Celle-ci lâcha Clito, la poussant avec violence contre le sol dallé.

— En croix ! En croix ! rugit-elle.

Sur un coup de sifflet d'Ictus plusieurs esclaves parurent qui entraînèrent aussitôt Clito au dehors.

Le châtiment ordonné par Messaline était si commun à Rome, que, dans un coin des jardins de chaque palais, s'élevait toujours une haute croix en forme de T, formée de deux morceaux de bois superposés et à peine équarris.

Deux esclaves saisirent Clito à demi morte et l'appuyant contre le bois rude, après lui avoir ouvert les bras, la hissèrent de façon que ses membres épousassent les branches de la croix.

Ictus prit des clous et un marteau ; il monta sur un escabeau, et le supplice de Clito commença.

Immobile, la lèvre crispée d'un rictus, les yeux brillants d'une joie cruelle, l'impératrice regardait.

L'esclave poussa un cri terrible lorsque le premier clou s'enfonça dans l'une de ses mains

Le sang jaillit de la paume ouverte et se mit à tomber goutte à goutte sur le sol.

La vue de ce sang sembla exaspérer la colère de Messaline.

— Te tairas-tu, chienne ? cria-t-elle. Te tairas-tu ?

Cependant le chef des esclaves cloua l'autre main à la croix, puis les pieds l'un sur l'autre.

Et, des trois blessures, le sang ruissela, rouge comme d'une grappe mûre.

Clito poussait des gémissements sourds et alternativement regardait, avec un horrible désespoir, ses bourreaux et l'impératrice.

La fureur de celle-ci sembla s'exaspérer encore. Elle arracha de sa chevelure une longue épingle d'or maintenant les torsades, qui, dénouées, retombèrent en serpents noirs sur ses épaules, puis elle se jeta sur Clito comme une furie.

— Tiens ! chienne ! prostituée ! Tiens !

A plusieurs reprises, elle planta l'épingle dans les cuisses et dans le ventre de la suppliciée.

Enfin elle lui cracha au visage et dit :

— Qu'on la laisse en croix jusqu'à ce soir ; ensuite, qu'on la jette aux murènes !

Puis, ayant rattaché ses cheveux avec l'épingle d'or, pleine du sang de l'esclave, elle

traversa le jardin, rentra dans le palais et gagna les appartements de Silius.

Celui-ci était de retour, et, bien qu'il fût habitué à toutes les colères de l'impératrice, il ne put s'empêcher de lui demander, à la vue de son visage encore dévoré de fureur :

— Que t'est-il donc arrivé, ô divine ?

Les traits de Messaline se détendirent, elle répondit :

— Rien ! j'ai fait seulement châtier une esclave infidèle.

Et, passant son bras nu autour du cou de Silius, elle l'entraîna vers le lit bas à pieds de marbre bleu, allongé dans un coin de la pièce. Elle s'y assit à ses côtés.

— Bien-aimé, dit-elle, j'ai des choses importantes à t'apprendre. Mais goûte d'abord au miel parfumé de mes lèvres.

Elle saisit la tête de son amant à deux mains et appuya violemment sa bouche contre la sienne, dans une longue étreinte passionnée.

Enfin, elle se dégagea :

— Sais-tu que cet imbécile de Claude viendra à la fête des Lupercales ?

Un éclair brilla dans l'œil de Silius :

— Il viendra. En es-tu sûre ?

— Il me l'a dit !

— Alors, ce sera le moment d'agir, Augusta.

— Oui, tes amis sont-ils prêts ?

— Ils n'attendent que mes ordres !

— A quel moment vaudra-t-il mieux ?...

— Lorque le cortège entrera dans le temple.

Il y eut un silence entre les amants ; puis Messaline dit, cependant qu'une barre crispait son front :

— J'ai rêvé que trois corbeaux volaient sur ma gauche, et cela m'a causé une grande frayeur ! Je veux consulter l'oracle, avant de rien tenter. S'il allait nous être défavorable !

Les paroles de l'impératrice semblèrent troubler Silius, qui murmura :

— Oui, cela vaut mieux ; il ne faut pas aller contre la volonté des dieux.

Tandis que les amants parlaient ainsi, la nuit commençait à descendre, tissant ses rêts noirs sur la Ville, qui se piquait de petites lumières, comme des étoiles naissantes.

Messaline reprit :

— Descendons vers la grotte de Mammurra.

Rapidement, les amants gagnèrent le jardin, qu'ils traversèrent sous le dôme assombri d'une allée de sycomores, pour arriver à une petite porte débouchant au dehors, dans une étroite ruelle.

Le chemin leur était familier, car, la porte une fois ouverte, ils s'enfoncèrent dans la rue et la suivirent sans hésiter, jusqu'à l'orée de la

forêt qui courant, du sud au nord, bordait, de ce côté, la rive gauche du Tibre.

Guidés par un petit sentier, ils se glissèrent sous les arbres, pour parvenir, enfin, à une sorte de colline rocailleuse, au pied de laquelle s'ouvrait une grotte profonde.

C'était l'antre de Mammurra, la sorcière.

Les amants s'arrêtèrent un instant, en proie à une terreur superstitieuse, car les âmes de ce temps étaient toujours dominées par la crainte des dieux et par le mystère des présages.

Ils jetèrent un coup d'œil dans l'ombre de la caverne et furent secoués d'un involontaire frisson.

Dans l'intérieur de la grotte, vers la partie du fond, un feu était allumé et, sur ce feu, reposait un trépied de fer supportant un petit chaudron. A droite, plantée par la base, dans une mince colonnette, une lampe grossière répandait sa fumeuse clarté qui illuminait les ténèbres, et cette lampe faisait apparaître contre la muraille une série de barres de bois parallèlement alignées le long du rocher, auxquelles étaient suspendues des peaux d'animaux sauvages et de reptiles, ainsi que des touffes d'herbes desséchées.

En avant du feu, un renard aplati sur le sol avait la tête tournée du côté des arrivants qu'il avait sentis ; ses yeux rouges flamboyaient, un

grondement sourd et continu glissait entre ses dents.

A gauche du feu, s'élevait une sorte de statue de bois, grossièrement taillée dans un tronc de peuplier, et qui se terminait par une triple tête, formée par les crânes blanchis d'un chat, d'un âne et d'un porc. C'était la représentation mystique d'Hécate, déesse de la nuit et des ténèbres.

Certes, la vue de ces objets sinistres et singuliers était bien faite pour remplir d'épouvante l'âme de Messaline et de Silius, et pourtant ce fut le visage de la sorcière elle-même qui les glaça surtout d'une invincible terreur.

A droite du feu, une vieille femme, ridée et sèche, à la peau pareille à celle d'un lapin depuis longtemps écorché, apparition semblant surgir des profondeurs sombres de l'Erèbe, se tenait immobile, assise sur un escabeau.

Pas un muscle ne remuait en elle et son regard froid, terne, vitreux comme celui d'un cadavre, n'offrait rien d'humain. Son teint livide, ses cheveux gris aux mèches rares et pendant sur une robe de couleur jaune, suggéraient l'idée de quelque momie, embaumée pour l'éternité dans la même attitude étrange et mystérieuse.

Messaline, ivre de peur, balbutia :

— Fuyons, je ne veux plus savoir...

Sa main se crispa sur le bras de Silius et elle voulut l'attirer en arrière.

Mais soudain la sorcière parla d'une voix creuse, presque menaçante :

— Qui êtes-vous ? Et que venez-vous faire ici ?

Cette voix, bien que sinistre, rassura à demi les deux amants, et Silius dit à Messaline :

— Entrons ! Qu'avons-nous à craindre ?

Puis, s'adressant à Mammurra, il ajouta :

— Nous sommes des habitants de Rome, qui venons consulter les présages.

Ces paroles semblèrent tirer la sorcière de son étrange léthargie. Elle se leva et dit avec une sorte de ricanement aigre :

— Ah ! ah ! ah ! les présages... Crois-tu donc, jeune homme, que te sera favorable l'avenir ?

Silius répondit :

— Je ne sais, mais je veux le connaître.

Cependant, Messaline et lui étant entrés dans la grotte, le renard se leva et s'approcha d'eux, découvrant des dents menaçantes.

— Paix, Volpex, fit Mammurra, laisse en repos ces étrangers !

Mais, comme les amants étaient arrivés à présent dans le halo lumineux jeté par la lampe, la sorcière aperçut distinctement leurs visages.

Elle reconnut Messaline.

Son front se barra d'une triple ride, et elle grommela d'une voix irritée :

— Que viens-tu faire ici, Augusta ? Mammurra est la reine de la montagne, elle est plus puissante, par ses philtres, que toi dans ton palais, avec tes soldats !

Tout en prononçant ces paroles méprisantes, la sauvage magicienne dardait un regard aigu sur l'impératrice, qui, tremblant devant elle comme un oiseau fasciné, balbutia :

— C'est parce que je connais ton pouvoir, que je te demande de me dire la vérité.

La sorcière jeta dans une raillerie amère :

— La vérité ! Tu tiens à la connaître, femme insensée ? Es-tu donc si impatiente que cela de souffrir ?

Une main appuyée sur l'épaule de Silius, le corps accolé contre le sien, l'impératrice regardait Mammurra qui, maintenant, se dirigeait vers un coin sombre de la caverne.

Un instant, elle s'enfonça dans l'ombre, puis elle reparut, tenant dans ses mains un récipient plein d'eau, qu'elle posa sur le sol en avant du feu et presque au pied des visiteurs. Elle dénoua un coin de sa robe et en tira une sorte de caillou, de couleur rouge, qu'elle chauffa à la flamme de la lampe et qu'elle jeta ensuite dans l'eau où il s'enfonça en sifflant.

Alors elle dit :

— Penchez-vous au-dessus de l'eau.

Appuyé l'un contre l'autre, Messaline et Silius s'inclinèrent sur le récipient où ils aperçurent leur double image, reflétée par l'eau comme dans un miroir.

Cependant, Mammurra se mit à psalmodier une sorte d'incantation magique, dont ils ne pouvaient comprendre les mots mystérieux.

Enfin elle se tut et, se dirigeant vers les barres parallèles, fixées contre le mur du fond de la grotte, elle y prit un lézard vert desséché, suspendu par un crochet de fer, puis elle revint vers l'impératrice.

Elle plaça l'animal au milieu de sa main gauche retournée, et se mit à le contempler fixement, tout en murmurant quelques paroles incompréhensibles.

Alors, elle dit à l'impératrice de lever le bras avec les trois premiers doigts de la main gauche redressés, les deux autres appliqués contre la paume.

— Prononce trois fois le nom d'Hécate, ajouta-t-elle.

Lorsque Messaline eut exécuté son ordre, la sorcière ordonna à Silius de répéter la même opération et les mêmes mots.

— Maintenant, reprit-elle, regardez le miroir d'eau.

Les amants se penchèrent de nouveau sur le récipient que Mammurra fixa à son tour d'un œil où luisait une flamme sombre.

Saisis d'une crainte mystérieuse, ils virent au fond du vase des globules apparaître, qui se groupèrent, peu à peu, pour former des noms étranges, puis une légère fumée s'éleva hors de l'eau et les globules disparurent.

Alors Mammurra dit :

— L'oracle a parlé.

Et Silius, le premier, le front couvert de sueur, demanda :

— Qu'a-t-il dit, pour moi ?

La sorcière le regarda fixement et fit avec un rire ironique :

— Il ne sera jamais à toi !

L'affranchi blêmit affreusement et balbutia :

— Jamais ?

— Non, jamais ! Tu mourras au moment où tu croiras l'atteindre.

Messaline avait deviné la pensée de son amant. Un tremblement nerveux l'agitait et ses lèvres semblaient se refuser au passage des paroles ; cependant elle parvint à demander :

— Et pour moi ?

Un nouveau sourire effleura les lèvres de la sorcière, qui répondit de la même voix ironique :

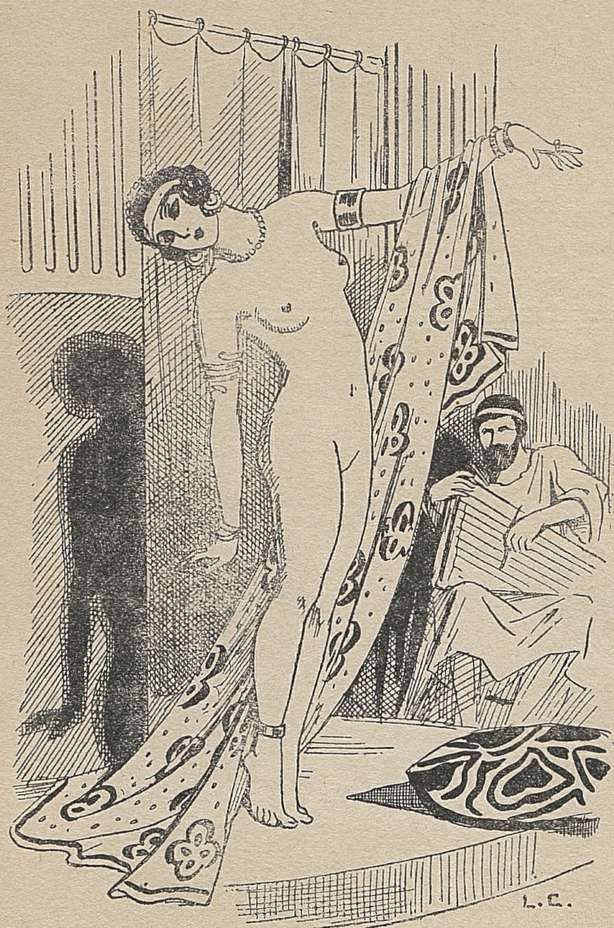
— Tu seras morte avant lui !

Un instant, Messaline parut écrasée par la sombre prophétie ; mais, dans un coup de colère subite, elle cria :

— Tu mens, sorcière, tu mens !

— Mammurra ne s'est jamais trompée ! Toi, tu ne revêtiras jamais la pourpre impériale ; et toi, tu périras sous le poignard d'un centurion.

Messaline poussa un cri terrible, puis, saisissant son amant par le bras, elle l'entraîna au dehors ; et tous deux s'enfuirent dans la nuit, comme poursuivis par une ombre vengeresse, cependant qu'à leurs oreilles retentissait l'éclat de rire prolongé et sinistre de la sorcière, auquel se mêlait par instant le glapissement aigu du renard.



... et la Syrienne dansa... *(Page 135.)*

CHAPITRE XII

SUR LA COLLINE AUX FLEURS

Revenons un peu en arrière, au moment où la Syrienne apparut à Glaucus sur la Colline aux fleurs.

Lorsque Callidès eut fait quelques pas vers le jeune homme, elle s'arrêta.

Il y eut un silence, puis la Syrienne dit d'une voix sourde et douloureuse :

— Pardonne-moi !

Glaucus fit avec rudesse :

— Pourquoi t'es-tu enfuie ?

Callidès secoua la tête :

— J'ai eu peur de l'impératrice.

— C'est donc elle qui t'a emmenée ? Je m'en doutais. Elle t'a conduite aux jardins de César, dans le palais de Silius ?

La Syrienne fit un signe affirmatif.

— Ne crains-tu pas sa colère, si elle s'aperçoit de ton départ ?

Callidès eut comme un sanglot :

— Je ne veux plus rester là-bas !

Elle s'élança vers Glaucus et lui saisit la toge dans ses mains crispées :

— Emmène-moi, dit-elle d'une voix suppliante, emmène-moi ! Je t'appartiens ; je suis ton esclave, c'est à toi de me défendre.

Glaucus la regarda fixement :

— M'aimes-tu ? demanda-t-il. Ne veux-tu pas encore te jouer de moi ?

La Syrienne poussa un gémissement et éluda la réponse :

— Est-ce que je le sais ? Ma tête est perdue. Je ne vis plus depuis quelques jours... Au nom d'Eros et d'Aphrodite, emmène-moi, sauve-moi ou je me jette dans le Tibre !

Callidès tomba à genoux et, courbant la tête, se mit à sangloter convulsivement.

Glaucus eut pitié de ces larmes. Il étendait la main pour aider la Syrienne à se relever, lorsque, brusquement, des ombres surgirent de dessous les arbres et s'élancèrent vers eux. En quelques secondes, ils furent entourés par un cercle d'hommes et de femmes, presque nus, avec simplement une guirlande de feuillage cachant leur sexe.

L'une des ombres s'approcha et soudain poussa un éclat de rire :

— Mais c'est notre ami Glaucus ! Que viens-tu donc faire par ici ?

Le jeune patricien poussa à son tour une exclamation de surprise :

— Tigellus!

C'était, en effet, son rival en débauche et en élégance, qui lui apparaissait brusquement, d'une façon aussi inattendue.

Tigellus répéta sa question :

— Que viens-tu faire ici ? Et quelle est cette femme accroupie ? Par Bacchus, relève la tête, fille de Vénus, que l'on puisse contempler tes traits et voir si notre ami Glaucus a bon goût !

La Syrienne se redressa et montra son visage en pleine lumière.

Tigellus poussa une exclamation admirative :

— Que le Styx m'engloutisse dans ses flots noirs et l'Erèbe m'enveloppe de ses ombres funèbres, si tu n'es pas la plus belle fille que j'aie rencontrée depuis longtemps!

Et, comme il voyait des larmes briller aux paupières de la Syrienne, il ajouta :

— C'est Glaucus qui fait pleurer tes beaux yeux ? Viens avec moi, je sécherai tes larmes sous mes baisers.

Et il fit mine de saisir par le bras la Syrienne.

Mais Glaucus le repoussa rudement :

— Passe ton chemin, Tigellus ! gronda-t-il. Cette femme est mon esclave, et je l'ai achetée cent mille sesterces à Numidius Leno.

— L'imbécile ! Que ne me l'a-t-il offerte, je lui en aurais donné deux cent mille. Mais puisque tu as la chance de posséder cette perle, tu nous feras l'honneur de te mêler, ce soir, à nos jeux dans la taverne de Sillana.

— Oui, oui, crièrent plusieurs voix féminines qu'on voie si ta perle a le corps aussi bien fait que le visage.

Glaucus comprit que s'il résistait à cette foule de courtisanes et de débauchés à demi ivres, il en résulterait quelque fin déplorable, pour lui-même et pour Callidès. Il fit semblant de se résigner et répondit :

— Eh bien, soit, j'accepte ton invitation, Tigellus!

Alors, entouré par la troupe érotique, il descendit avec la Syrienne jusqu'à la taverne de Sillana.

La porte de celle-ci était largement ouverte. A la lueur d'une lampe suspendue au plafond, l'on apercevait dans des angles sombres des buveurs avec des filles sur les genoux.

Le cortège entra dans la taverne.

Tigellus alla droit vers le tenancier qui.

derrière un comptoir de bois rouge, attendait les ordres de sa clientèle.

— Holà ! fit le jeune débauché, n'as-tu point ici quelque joueur de cithare et de psaltérion qui puisse nous prêter le concours de son art ?

— Démétrius et Florus sont justement là qui nous ont rendu visite, ce soir, au retour du théâtre de la Voie Appienne. Regarde-les, Tigellus, ils boivent de la liqueur de citron poivrée, avec deux danseuses numides!

Et le tenancier désigna de la main un groupe de buveurs installés dans un angle.

Tigellus lui jeta une poignée de sesterces :

— Dis-leur qu'on a besoin de leurs services et qu'ils seront largement récompensés !

Quelques minutes plus tard, obéissant aux ordres de Glaucus, qu'une rage sourde enfiévrait, mais qui sentait ne pouvoir se soustraire aux désirs de son rival, Callidès, complètement nue, se trouvait au centre du cercle des clients de la taverne.

Les deux musiciens se mirent à jouer, et la Syrienne dansa, tandis que, frappant leurs mains en cadence, les spectateurs rythmaient ses mouvements.

Lorsqu'elle eut terminé, des acclamations s'élevèrent, et Tigellus fit d'un air admiratif à Glaucus :

— Vraiment, cher, je te félicite de ta trouvaille, et cela me fait regretter encore davantage que Numidius Leno ne m'ait point fait part de sa découverte.

La Syrienne se rhabilla, cependant que Tigellus criait au tenancier de la taverne :

— Du massique, vieux porc de Tarente ! Et de celui qui est dans l'angle gauche de ton grenier. Prends garde si tu me trompes ! Tu sais que Tigellus aime à être bien servi ! Apportes-en au moins six amphores.

Alors, les hôtes de la taverne s'installèrent autour des tables de bois luisantes de graisse et de vins renversés.

A l'aide de deux esclaves, le tenancier servit, selon la coutume, le repas du milieu de la nuit, en honneur chez tous les débauchés de Rome : des fritures, des champignons, des beignets, du gras-double fort assaisonné et du vin de Massique adouci dans du miel. Dans le fond droit de la taverne une porte était masquée par une lourde portière de pourpre.

Parfois un couple se levait, à demi ivre et titubant, puis disparaissait derrière le rideau de pourpre qui masquait une petite pièce. Dans cette pièce était un lit de nattes usées, une sorte de crédence, sur laquelle étaient quelques fioles à parfums. Dans un coin gisait une amphore pleine d'eau pour les visiteurs.

Les murs étaient couverts de dessins obcènes, représentant des satyres et des faunes poursuivant des nymphes fuyant, éperdues.

A un moment donné, Tigellus, qui se tenait à côté de Callidès, lui saisit la main et se leva comme pour l'entraîner. D'un bond, Glaucus se dressa :

— Perds-tu la raison ? dit-il. Cette esclave est à moi !

L'autre, ivre aux trois quarts, éructa dans une bouffée vineuse :

— A toi ? Ici, les femmes appartiennent à tout le monde !

Puis, changeant soudain de pensée, il fit :

— Tiens, je te la joue !

Alors, heurtant du poing la table sur laquelle dansèrent les coupes et les amphores, il cria :

— Des dés, porc de Tarente ! Et qu'il ne soient pas pipés !

Le tenancier apporta les trois cubes et le cornet, que Tigellus saisit.

Glaucus avait repris son sang-froid.

Tout à l'heure, une colère furieuse l'avait envahi lorsque son rival avait voulu emmener Callidès dans la chambre d'amour. Maintenant, il réfléchissait qu'après tout, le sort des dés pouvait lui être favorable.

Il fit à Tigellus :

— Tu me la joues, soit ! Contre quoi ?

La question interloqua un peu l'ivrogne qui balbutia :

— Contre quoi... mais... contre les cent mille sesterces que tu l'as payée ?

— Alors, jouons !

Tigellus jeta les dés dans le cornet qu'il agita violemment, puis les fit rouler sur la table. Un cri de joie rauque lui échappa :

— Tous les six ! Par Zeus, la perle est à moi !

C'était, en effet, presque le plus haut point que l'on pût réaliser ; seuls, tous les as pouvaient le battre. Glaucus avait blêmi, ce fut la mort dans l'âme qu'il jeta les dés à son tour, regardant les cubes blancs rouler sur la table avec un roulement qui lui parut infernal.

Soudain, il poussa un cri de triomphe :

— Tous les as !

Il avait gagné ! Le destin lui était favorable : Callidès était toujours à lui !

— Que Zeus te confonde ! grogna Tigellus, et te donne le mal d'Egypte ! Les cent mille sesterces seront chez toi demain.

Le jour commençait à poindre lorsque Callidès et Glaucus sortirent de la taverne. Une clarté légèrement dorée filtrait à travers les arbres, et de la ville éveillée montait déjà la sourde rumeur des marchands, conduisant vers la place des Rostres leurs lourds chariots, char-

gés de légumes et de fruits de la campagne. De secs claquements de fouets se mêlaient à des jurons rauques ou à des glapissements de chiens hargneux.

Arrivés au pied de la Colline aux fleurs, Glaucus et sa compagne gagnèrent rapidement le cœur de la Ville et bientôt ils arrivaient au palais du jeune débauché.

Un esclave leur ouvrit la porte et Glaucus reconduisit la Syrienne dans sa chambre.

Elle se laissa tomber sur le lit où elle demeura immobile.

Un sourire ironique passa sur les lèvres du jeune homme, qui murmura :

— Non, on ne m'y prend pas deux fois !

Alors, il mit la main sur l'épaule de la Syrienne et dit :

— Je te veux !

Elle eut comme un frisson et murmura :

— Pitié, pas encore à présent, ce soir... Oh ! attends jusqu'à ce soir ; je suis si lasse, comme morte !

Elle le regardait avec des yeux suppliants.

Mais il serra les mâchoires et répondit rudement :

— Tout de suite ! Je ne me laisse plus tromper par tes ruses.

La Syrienne lut dans ses yeux qu'il serait inexorable. Alors, elle sembla se résigner.

— Je suis ton esclave, je dois t'obéir, mais donne-moi quelques instants pour me faire belle et me parfumer en ton honneur.

Sentant, en effet, qu'elle ne pouvait se soustraire au désir de son maître, sa coquetterie naturelle reprenait le dessus et, bien que son cœur fût plein de l'image du jeune prêtre du soleil, elle ne voulait se donner que pareille à une fleur odorante.

Elle défit sa tunique, pleine encore de l'odeur des parfums âcres et des boissons fermentées de la taverne de Sillana et la jeta sur le sol. Elle apparut svelte et souple dans un simple voile de gaze rose, presque transparente, à travers lequel Glaucus, les sens bondissants, apercevait la pointe aiguë des seins et l'ombre brune de son sexe.

Elle alla vers une table de marbre couverte de pots coloriés, de vases gaulois en métal ciselé, de bols de Campanie peints avec des masques de Silènes, contenant des pommades, des onguents et des fards ; puis elle se regarda, quelques instants, dans une large glace de plomb, fixée dans le mur, au-dessus de la table.

Elle releva ses cheveux à l'aide d'un peigne d'argent et revint vers Glaucus.

La Syrienne le regarda un instant sous ses paupières mi-closes, un léger sourire épanouit sa lèvre rouge comme une fleur, et elle dit :

— Ton esclave est à toi !

Glaucus l'attira à lui, puis la soulevant dans ses bras, il l'emporta sur le lit, situé au milieu de la pièce, vis-à-vis la vaste fenêtre, donnant sur le jardin. Ils y roulèrent tous les deux enlacés.

Et dans une longue et haletante étreinte. l'acte d'amour s'accomplit.

CHAPITRE XIII

L'ENLÈVEMENT

Dès ce jour, Callidès sembla accepter sans dégoût, avec plaisir même, sa situation de maîtresse-esclave auprès de son amant. Celui-ci, d'ailleurs, l'aimait vraiment, non point comme une courtisane que l'on paie et que l'on jette ensuite, pareille à un fruit pourri, mais d'un amour sincère et doublement passionné dans la chair et dans l'esprit.

Callidès l'avait compris. Elle en était au fond très flattée, mais c'est Camille qu'elle aimait, Camille qu'elle croyait serrer dans ses bras lorsqu'elle accomplissait l'acte charnel. Où était-il ? Sans doute, le jeune prêtre la pleurait, désespéré de sa disparition subite et brutale.

Et la Syrienne bâtit un plan subtil pour le revoir.

Elle n'ignorait pas que le jeune prêtre du

soleil était le frère de Cléon, le sculpteur à la mode ; il lui avait dit à plusieurs reprises son affection fraternelle et Callidès résolut de rendre visite au sculpteur, en compagnie de Glaucus.

Adroitement, elle suggéra à celui-ci l'idée de lui offrir quelques jolies statuettes, qui orneraient délicieusement sa chambre, et son amant, prêt à céder à toutes les fantaisies de sa maîtresse, ne fit aucune difficulté pour contenter son désir.

D'ailleurs, quelle méfiance aurait pu s'éveiller en lui, puisqu'il ignorait l'amour de la Syrienne pour Camille ?

C'est ainsi qu'ils étaient venus rendre visite au sculpteur et que, par une coïncidence inattendue, ils avaient rencontré Camille chez son frère.

Glaucus et Cléon se connaissaient depuis longtemps, car le jeune patricien était déjà venu, à maintes reprises, visiter l'atelier du sculpteur, suivant en cela, comme nous l'avons déjà dit, l'habitude des riches de la Ville.

Cléon alla au-devant de lui, tandis que Nautila s'approchait de Callidès et que le jeune prêtre du soleil demeurait immobile, auprès de la fenêtre donnant sur le Tibre.

Le jeune patricien fit à Cléon, en souriant :

— Elle veut acheter quelques-unes de tes statues. Comment résister aux désirs d'une aussi charmante maîtresse ?

— Impossible, assurément, répondit le sculpteur, qui ajouta, s'adressant à Nautila :

« Montre-lui les *Isis* et les *Dianes* ?

Nautila souleva la portière séparant l'atelier de la pièce voisine, où étaient rangées sur de nombreux rayons les dernières productions sorties des mains du sculpteur.

Callidès disparut avec elle, mais, tandis que le rideau soulevé par Nautila la masquait aux regards de Glaucus, elle fit un signe à Camille, qui la regardait avec des yeux dévorés de tristesse.

A son tour, il se dirigea vers la portière.

Comme il la soulevait, Glaucus demanda à Cléon avec un froncement de sourcils :

— Qui est celui-ci ?

Le sculpteur répondit, avec un sourire masquant son inquiétude :

— C'est Camille, mon frère, un jeune prêtre du soleil, qui vient me voir, chaque jour, aux heures où il est libre !

Les paroles du sculpteur dissipèrent les soupçons qui s'étaient, un instant, glissés dans l'âme de Glaucus. Il demanda :

— Viendras-tu voir la fête des Lupercales ?

— Sans doute ! J'en suis un habitué fidèle,

car j'aime la nudité des corps dépouillés du trompeur artifice des costumes.

Tandis que Glaucus et Cléon devisaient ainsi, une scène douloureuse se déroulait dans la pièce voisine.

Nautila était restée vers le rideau de pourpre, cependant que Callidès avait saisi les mains de Camille dans les siennes et regardait fixement le jeune homme qui, les yeux baissés, gardait une immobilité étrange.

— Bien-aimé, pourquoi ne parles-tu pas ? fit la Syrienne d'une voix sourde. Ne m'aimes-tu donc plus ?

Le jeune prêtre releva les yeux, et secouant la tête, tristement :

— Hélas ! je t'aime toujours, mais toi tu m'as trompé. Pourquoi t'es-tu enfuie ? Il y a des jours et des jours que je t'attends le soir, comme à l'ordinaire, et tu ne viens plus au rendez-vous

— Bien-aimé, une volonté plus forte que la mienne m'a arrachée à tes bras. Je ne suis pas coupable.

Camille secoua la tête :

— Rien n'est plus fort que l'amour. Je ne te crois pas !

— Ecoute-moi, je vais tout te dire, et ensuite tu me pardonneras, ou tu me condamneras à ton gré. Mais sache, bien-aimé, que je t'aime comme le premier soir, et plus encore, et que

rien ne pourra me faire renoncer à cet amour !

L'accent était si sincère qu'un pâle sourire passa dans les yeux de Camille.

— Ah! dit-il, comme je veux te croire ! Raconte-moi donc nos malheurs.

Alors, la Syrienne expliqua comment Messaline l'avait fait emmener au palais de Silius, où elle la tenait séquestrée et qu'elle n'avait pu encore faire parvenir des nouvelles au jeune prêtre.

Lorsque Callidès eut achevé sa confession, fort incomplète du reste, car elle évita de parler des combats du cirque et de tout ce qui pouvait exciter la jalousie de Camille, elle conclut :

— Tu vois que je ne suis pas coupable et que seuls les Dieux ont été contre nous !

— Peut-être ! Mais quel est cet homme, avec lequel tu es venue ici ?

Le visage de Callidès blêmit.

Elle savait que Camille lui poserait cette question pénible, mais elle n'avait trouvé aucun mensonge plausible pour y répondre.

Résolument, elle décida de dire la vérité :

— Ah ! bien-aimé, dit-elle, d'un ton douloureux, j'aurais voulu t'éviter cette souffrance et pourtant il faut que tu saches !

Le jeune prêtre la regarda avec des yeux pleins de surprise.

— Oui, j'aurais dû tout te dire plutôt ; mais

j'ai eu peur ; je craignais que cela te détournât de moi...

Elle eut comme un sanglot, puis elle jeta d'une voix étouffée :

— Je suis une esclave !

— Une esclave !

— Oui, et cet homme est mon maître !

— Une esclave ?... ton maître ?... C'est Apollon qui se venge et me punit d'avoir parjuré mon serment !

Un silence douloureux régna, que Nautila rompit brusquement :

— Prenez garde ! Il vient !

Callidès s'approcha vivement d'une rangée de statuettes et prit l'une d'elles dans ses mains. faisant mine de l'examiner. Presque au même instant, le rideau se souleva.

— Eh bien ! fit Glaucus en entrant, ton choix est-il fait ?

Faisant un surhumain effort, la Syrienne répondit d'une voix calme :

— Celles-ci : Isis la Thébaine aux mains d'ivoire et cette porteuse d'amphore.

— Par Zeus ! ton choix est bon, fit le jeune patricien.

Camille, cependant, avait quitté la pièce et regagné l'atelier. Au passage, son frère le saisit par le bras :

— Fais-moi un serment, dit-il.

— Un serment ?

— Oui, celui-ci : que tu n'attenteras point à ta vie avant de m'avoir revu !

Le jeune prêtre balbutia :

— Je ne puis... je ne sais...

— Jure par les mânes paternels ou je te maudis !

Camille fit un violent effort sur lui-même et jeta sourdement :

— Frère, je le jure !

Il se dégagea brusquement de l'étreinte fraternelle, puis, comme un fou, il se mit à descendre l'escalier et s'élança dans la rue, où il disparut, se heurtant au passage à plusieurs hommes armés, qui se dirigeaient vers la maison du sculpteur.

Quelques instants plus tard, après avoir payé les statuettes choisies par Callidès, celle-ci et Glaucus quittaient l'atelier.

Sur le seuil, Nautila glissa à l'oreille de la Syrienne :

— Ne crains rien, je te donnerai des nouvelles de Camille.

Callidès lui lança un regard reconnaissant et rejoignit le jeune patricien qui l'appelait.

Ils avaient à peine fait quelques pas dans la rue, qu'ils se virent soudain entourés par plusieurs hommes armés. Dans l'un d'eux, Callidès reconnut le chef des esclaves de Messaline.

En un clin d'œil, elle devina ce qui allait se passer.

D'une voix étranglée d'angoisse, elle jeta à son amant :

— Sauve-moi ! sauve-moi ! Je suis perdue !

Déjà, les agresseurs l'avaient saisie par les bras et essayaient de l'entraîner.

Glaucus s'élança vers eux et, tirant un poignard de sous sa robe, il en menaça un des assaillants.

Celui-ci n'était autre qu'Ictus, le chef des esclaves. Il n'hésita pas un instant.

Arrachant le glaive court qui pendait dans une gaine de cuir, à son côté, il en frappa le jeune patricien à la gorge.

Glaucus, la carotide tranchée, tomba sur le sol, perdant des flots de sang.

— Au Tibre ! jeta le chef des esclaves.

Sous les yeux terrifiés de Callidès, muette d'effroi, deux hommes soulevèrent Glaucus par les pieds et par la tête, et le lancèrent dans les eaux rapides du fleuve.

Le corps flotta un instant à la surface, puis saisi par un tourbillon, il tournoya quelques secondes et disparut enfin sous les eaux.

Callidès, entraînée par deux hommes, arriva jusqu'au bout de la ruelle donnant dans la Voie Maxima. Une litière passait à vide. Ictus fit un signe aux porteurs, qui s'arrêtèrent.

— Monte, dit le chef des esclaves à la Syrienne.

Celle-ci, ivre d'épouvante, obéit.

Vingt minutes plus tard, la litière arrivait au palais de Silius.

Inerte, incapable de résister à son destin, la Syrienne suivit Ictus jusqu'au péristyle de l'aile gauche où, sous la garde d'un esclave, elle attendit.

Cinq minutes, à peine, s'écoulèrent ; puis, par l'une des portes latérales, Messaline apparut.

Lentement, elle se dirigea vers Callidès et, l'ayant fixée un instant, elle demanda d'une voix rude, pleine de colère contenue :

— Pourquoi t'es-tu enfuie ?

La gorge sèche, comme étranglée par une main de fer, la Syrienne balbutia :

— Je... ne... sais... j'étais folle...

Messaline éclata d'un rire terrible :

— Ah ! ah ! tu ne sais. Bonne excuse ! Ictus m'a appris le sort de ton amant. A toi, je réserve une autre punition !

L'impératrice se tourna vers Ictus, qui se tenait à quelques pas d'elle, un peu en arrière :

— Conduis-là à la prison des Rostres. Tu m'en réponds sur ta tête !

Le chef des esclaves s'approcha de la Syrienne et la saisit par le bras.

Au contact, Callidès frissonna et, tombant à genoux, dans un râle d'épouvante, elle supplia :

— Pardon ! Pitié, Augusta !

— Tu demanderas à Pan de te pardonner ! jeta l'impératrice.

Elle ajouta, s'adressant à Ictus :

— Emmène-là !

La prison des Rostres s'élevait en plein centre de Rome, sur la place du même nom. Elle était immense et entourée de vastes jardins. C'est là que d'ordinaire on incarcérait les voleurs et les criminels destinés à être flagellés ou à avoir la tête tranchée.

Un gardien, sur l'ordre d'Ictus, conduisit la Syrienne dans une cellule située au dernier étage de la prison.

Une porte grinçante, à multiples verrous. tourna sur ses gonds aigres ; une main rude poussa Callidès dans sa prison ; la porte se referma. Inconsciente, la Syrienne regarda autour d'elle.

Il faisait sombre dans l'étroite pièce où elle se trouvait, et le jour n'arrivait que par une petite fenêtre située à côté du lit, allongé dans l'angle gauche du cachot.

La Syrienne fit, machinalement, quelques pas, et soudain, crevant en sanglots, elle s'abattit sur le lit, la tête enfouie parmi les couvertures puantes et rudes.

CHAPITRE XIV

DANS LA PRISON

Fou de douleur et de jalousie, Camille s'était enfui de chez Cléon. Il allait droit devant lui, au hasard, le front penché et l'œil fixe.

Inconsciemment, il s'engagea dans le dédale des ruelles étroites qui bordent le Vieux-Port, et où le soleil ne perçait qu'avec peine l'ombre de leurs murailles rapprochées. Sur les fenêtres des maisons basses, quelques vases ébréchés suintaient l'huile ou des lambeaux de laines colorées pendaient misérablement. Parfois, Camille passait devant des tavernes au fond desquelles des vieilles prostituées jouaient aux dés avec des soldats.

Comme il arrivait au croisement de deux rues, un homme ivre sortit d'une taverne voisine

et, bousculant le jeune prêtre, le jeta dans la porte ouverte d'une chambre de prostituée. Celle-ci, qui se tenait sur le seuil, attendant un client, l'attira à l'intérieur, et Camille vit le lit de nattes usées, l'amphore pleine d'eau pour les visiteurs, les fioles à parfums sur une petite table où s'érigeait une statue de faune enlaçant une nymphe. Sur les murs des fresques grossières représentant, sans voiles, les diverses voluptés de l'amour, en des poses lubriques.

Derrière le jeune homme, la prostituée referma la porte, lui prit une main et le poussa vers le lit de nattes.

La courtisane était jeune et belle, avec ses grands yeux allongés par le noir de fumée, son teint légèrement jauni par le safran et ses lèvres rouges ; des anneaux d'or battaient à ses oreilles, à demi cachées par le lourd casque de cheveux noirs.

Elle enleva les colliers et les bracelets qui entouraient ses bras et ses jambes, et s'assit sur le lit de nattes à côté de Camille. Sa robe de pourpre s'ouvrit à demi, découvrant une jambe jusqu'à mi-cuisse.

La vue de cette chair odorante et blanche emplit le jeune homme d'une bruque volupté et le sang ruissela plus ardent à travers ses veines. Alors, la prostituée le saisit dans ses

bras et, le croyant prêt à l'acte d'amour, écrasa ses lèvres contre les siennes.

Camille eut comme la sensation brutale d'une brûlure. Le baiser chaud et fadement parfumé lui fit retrouver ses esprits. Il repoussa brusquement la prostituée, bondit vers la porte qu'il ouvrit et s'élança dehors, poursuivi par les imprécations de la femme.

Alors, fuyant à travers les ruelles, il s'échappa des lacis du Vieux-Port, traversa la Ville haute et regagna le temple des Amants du Soleil.

Là, dans l'ombre de sa petite chambre, qui lui semblait encore pleine du parfum de la Syrienne, il se jeta sur son lit où il se mit à pleurer désespérément.

Et sa douleur s'accrut davantage, au souvenir de son amante, retrouvée et perdue à la fois en quelques instants. Une esclave ! Elle était une esclave ! Alors, jamais plus elle ne serait à lui, jamais plus !

Tandis que le jeune prêtre se désespérait ainsi, dans sa prison, Callidès demeurait des heures entières assise sur l'unique escabeau de la cellule. Par une petite lucarne, elle apercevait le bleu du ciel dont la lumière parcimonieuse tombait à ses pieds, n'éclairant qu'à demi l'ombre qui l'enveloppait.

Elle avait l'air insensible à ce qui se passait autour d'elle et, même lorsque le vieux Por-

senna, son gardien, lui apportait la cruche d'eau et la galette maigre de son repas, à peine le remerciait-elle de ses lèvres légèrement remuées, si bien qu'il finit par lui dire :

— Petite colombe, tu es trop jeune pour mourir. D'autres, comme toi, ont été enfermés ici qui, plus tard, ont retrouvé la liberté.

Et, comme la Syrienne restait sans répondre, il ajouta :

— Etoile de mon cœur, puis-je quelque chose pour toi ?... As-tu des amis qui t'aiment et qui seraient heureux d'avoir de tes nouvelles ?

La Syrienne secoua la tête.

— Quoi, personne ? Toi si belle, si jeune, pas un amant ?

Pas un amant ! Un tressaillement soudain secoua Callidès et elle éclata en sanglots.

Porsenna la regardait pleurer ; une sorte de pitié mélancolique passait dans ses yeux. Et pourtant, combien de fois ainsi n'avait-il pas assisté à de pareils spectacles !

Quand le déluge de larmes se fut un peu apaisé, il répéta :

— Que puis-je faire pour toi, petite colombe ?

Callidès leva vers lui des yeux encore brillants de pleurs, et elle fit d'une voix timide :

— Veux-tu te charger, pour moi, d'un message ?

— Si je le puis !

— Va jusqu'au temple des Amants du Soleil.

— J'irai !

— Demande à parler au jeune prêtre Camille et dis-lui simplement : « Callidès t'aime toujours. »

Un sourire erra sur les traits ridés de Porsenna. Il fit doucement :

— Ah ! je savais bien que ton cœur était plein de l'image d'un amant.

— Tu le verras ?

— Je te le promets, petite colombe !

— Et s'il veut venir me voir ? Le lui permettras-tu ?

Une supplication tremblait sur les lèvres et dans les yeux de la Syrienne.

Il y eut un silence, durant lequel Callidès sentit que son destin était entre les mains du vieillard. Enfin celui-ci répondit :

— Il faudra qu'il soit prudent.

La Syrienne étouffa un cri de joie. Mais Porsenna fronça les sourcils :

— Tais-toi et prends garde ! Souviens-toi que tu es ici par la volonté de l'impératrice et qu'elle peut nous faire mourir à son gré.

Le gardien se dirigea vers la porte de la cellule et disparut.

Une immense joie entra dans l'âme de Callidès. Elle était sûre de l'amour de Camille et elle ne doutait pas qu'il lui pardonnerait d'avoir

été la maîtresse de Glaucus, maintenant que celui-ci était mort.

Cependant, le soir même, Porsenna descendit vers le temple des Amants du Soleil.

C'était l'heure où le crépuscule commence à embrumer le ciel où traînent encore à l'horizon de longues écharpes d'or.

Le vieillard entra dans le temple et, s'adressant au prêtre de veille, lui demanda où se trouvait Camille.

— Dans sa chambre, dont il ne sort jamais !

Quelques instants plus tard, le vieillard heurtait à la porte du jeune homme. Elle s'ouvrit presque aussitôt, et le visage blême, aux yeux plombés, de Camille apparut, étonné, à la vue de ce visiteur inconnu.

— Que me veux-tu ? demanda-t-il sourdement.

Porsenna le regarda dans les yeux et murmura à mi-voix :

— Callidès veut te voir.

Le jeune prêtre étouffa une exclamation :

— Callidès ? Où est-elle ?

— En prison.

Camille fixa le vieillard avec stupeur :

— En prison ? Pourquoi ? Laquelle ?

— Aux Rostres. Viens, elle t'expliquera tout cela !

Le jeune prêtre secoua la tête :

— Non, elle m'a trahie, j'ai assez souffert !

Un pli barra le front de Porsenna :

— Tu l'aimes, fit-il, tu l'aimes encore, je le vois à ton visage, tordu de douleur. Viens ! N'attends pas plus longtemps. Qui sait ce que sera demain ? Elle m'a dit de te dire qu'elle t'aimait toujours.

Une lueur de joie passa dans les yeux du jeune prêtre. Il fit à mi-voix :

— Oui, tu as raison ! Que m'importe la vie sans elle ! Conduis-moi !

La nuit était pleinement tombée lorsque les deux hommes arrivèrent à la prison des Rostres. Par une porte secrète et des couloirs détournés, le vieillard guida Camille jusqu'à la cellule de Callidès.

Il l'ouvrit et poussa le jeune homme dans l'ombre, en lui disant à voix basse, à l'oreille :

— Je veillerai, mais soyez prudents !

Assise sur l'escabeau, la Syrienne attendait, l'âme anxieuse, partagée entre l'espérance et la crainte.

Porsenna tiendrait sans doute sa promesse, mais Camille viendrait-il ? Elle qui se croyait sûre de le voir accourir, tremblait à présent qu'il ne la méprisât et ne voulût point lui pardonner d'avoir été la maîtresse de Glaucus.

Le bruit de la porte ouverte doucement derrière elle la fit tressaillir.

Elle tourna la tête et bondit en reconnaissant le jeune prêtre.

— Toi, bien-aimé, enfin !

Elle s'abattit dans les bras de Camille, qui la tint longuement serrée sur son cœur.

S'arrachant à l'étreinte, elle dit, l'attirant vers le lit de nattes où ils s'assirent, enlacés :

— Viens ! Je te raconterai tout !

Alors, elle lui révéla ce qui s'était passé après son départ de chez Cléon, comment elle avait été enlevée par les affranchis de Messaline et de quelle façon Glaucus avait été tué.

Enfin, elle se tut et Camille demanda :

— Bien-aimée, sais-tu quel sort te réserve l'impératrice ?

— Je l'ignore ; mais c'est ma mort qu'elle veut, ma mort, et une mort terrible, car je sais, hélas ! trop bien comment elle se venge.

Ils demeurèrent un instant silencieux ; puis Camille dit :

— Ce vieillard ne pourrait-il pas t'aider à sortir de cette prison ?

— Demande-le-lui !

A cet instant, Porsenna rentrait dans la cellule. S'adressant au jeune prêtre, il dit :

— Il est l'heure de partir ; sinon, bientôt toutes les portes des Rostres seront fermées. et tu pourrais rencontrer une ronde sur ta route !



Ils demeurèrent un instant silencieux. *(Page 160.)*

Les jeunes gens se levèrent et, s'approchant du vieillard, Camille demanda :

— Pourquoi t'es-tu intéressé à ta prisonnière ?

— Parce qu'elle est belle, et que je n'aime pas voir pleurer de jeunes yeux !

— Mais ne pourrais-tu lui être plus utile encore ?

Le vieillard secoua la tête :

— Je te comprends, dit-il, mais ne compte pas sur moi pour ce que tu espères. Déjà, j'ai fait plus qu'il n'était permis pour elle !

— Même à prix d'or ?

— Non, jamais je ne favoriserai sa fuite... Allons ! ne perds pas courage. Tu pourras revenir encore... Viens, il est l'heure !

Les amants s'étreignirent une dernière fois.

— Espère, bien-aimée, dit Camille ; je ferai tout pour te sauver !

Déjà, la porte de la prison se refermait derrière lui ; il suivit son guide et se retrouva dans la rue.

Il s'arrêta un instant, comme incertain de ce qu'il devait faire. Comment sauver Callidès ?

Que pouvait-il, lui seul, contre la fille des Césars ? Il résolut de prendre conseil de son frère et se dirigea vers l'atelier du sculpteur.

Celui-ci travaillait à la statuette d'un satyre jouant de la flûte, tandis que Nautila, assise sur

un coussin à ses pieds, s'amusait à jouer aux osselets.

Ils n'entendirent point venir le jeune prêtre. et son corps seul, interceptant sur la porte la lumière du jour, leur fit tourner la tête.

— Camille ! crièrent-ils en s'élançant vers l'arrivant, qu'à tour de rôle, ils serrèrent dans leurs bras.

D'un air grave, le jeune homme dit à Cléon :

— Frère, il faut que tu m'aides à sauver Callidès !

CHAPITRE XV

LES LUPERCALES

Le temple de Pan s'élevait dans un angle du Forum, où d'ailleurs se groupaient en cercle tous les autres temples, ainsi que les monuments les plus importants de la ville.

Il était de forme ronde, entouré de colonnes, blanc, et dressait dans le soleil ses frises régulières. C'est là que se célébraient les Lupercales, fêtes sacrées en l'honneur du dieu, plus impudiques encore que les Saturnales et durant lesquelles Rome tout entière se vautrait dans la luxure et l'orgie, comme une truie dans la fange.

Le cinquième jour des Ides de Mars, aux premières heures de la matinée, le temple retentit des chants des prêtres, lentement rythmés, qui se modulèrent durant plusieurs heures, puis les portes du temple s'ouvrirent et, à l'intérieur, on

aperçut comme un ruissellement de lumières. Au centre de l'immense salle s'élevait une sorte d'autel entouré d'une étoffe de pourpre, que dominait, en arrière, la statue du dieu, dont l'or flamboyait sous le sautillement des mille lampes illuminant le sanctuaire.

Une foule immense emplissait le Forum, composée de gens de toutes races et de toutes classes, revêtus de tuniques éclatantes ou de toges blanches ; les uns coiffés de calauticas égyptiens, les autres, de turbans en étoffe voyante ou simplement les cheveux serrés par un ruban colorié autour du front.

De cette foule montait une rumeur sourde, profonde, qui venait frapper les oreilles de Callidès dans sa prison.

Et la Syrienne songeait, l'âme pleine d'épouvante :

— C'est aujourd'hui le jour des Lupercales ; la menace de l'impératrice est sur ma tête ! Que va-t-il m'advenir ?

Et soudain, la porte de son cachot s'ouvrit.

Son gardien entra, suivi de deux hommes entièrement nus, ayant, simplement, jetée sur leur dos, une peau de bouc fraîchement écorchée.

L'un d'eux s'approcha de la prisonnière et dit :

— Suis-nous !

Comme elle reculait, terrifiée par cette double apparition, l'homme la saisit par le poignet et l'entraîna.

Callidès jeta un regard désespéré au gardien. comme pour lui demander d'intervenir ; mais il demeura immobile et détourna la tête.

Alors, résignée, comprenant que son destin allait s'accomplir, Callidès suivit les deux hommes.

Ils l'entraînèrent rapidement hors de la prison et la conduisirent jusqu'à une litière qu'entouraient une dizaine d'individus, ayant pour tout vêtement une peau de bouc sur les épaules.

— Monte, fit celui qui semblait être le chef de la troupe.

La Syrienne s'installa dans la litière. Presque aussitôt, elle s'ébranla, escortée par les hommes nus qui, arrachant la peau de bouc de leurs épaules, se mirent à en frapper la foule rassemblée autour d'eux, afin de permettre le passage de la litière.

Tout en avançant, les hommes criaient :

— Victima ! Victima !

Par là, ils révélaient à la foule que la Syrienne était la victime désignée pour le sacrifice qui allait avoir lieu dans le temple de Pan.

C'étaient les prêtres du sanctuaire et, sur l'ordre de Messaline, ils étaient venus arracher

Callidès à sa prison pour l'immoler au dieu sur l'autel sacré.

Le jour des Lupercales avait lieu, en effet, un sacrifice humain, et le sang versé était destiné à rendre le dieu des Satyres et des Faunes favorable à tous ceux que dévore le feu de l'amour.

La Syrienne ne l'ignorait pas et le cri de : « Victima », poussé par les prêtres, lui révélait le sort tragique qui l'attendait. Immobile et pâle comme une morte, elle s'était laissée tomber sur les coussins de la litière, avançant avec lenteur vers le temple de Pan, au milieu de la foule pressée et turbulente qui s'écrasait sur le Forum plein de rumeurs.

Soudain, un silence brusque s'abattit sur cette foule et, débouchant de la rue Appia, un char traîné par quatre chevaux blancs apparut. Sur ce char, était un trône d'or massif où l'empereur était assis, le diadème au front, ruisselant sous le soleil de tout l'éclat enchâssé de ses mille rubis, topazes, améthystes ou émeraudes.

Autour de ce char, c'était comme un enlacement de musiciens, de prêtres, de soldats qui s'allongeait jusqu'à une grande litière découverte dans laquelle étaient étendus, côte à côte, Messaline et Silius.

L'impudique impératrice n'avait pas honte,

en effet, d'étaler son immonde adultère aux yeux des Romains, osant braver l'empereur lui-même.

Comme le char de Claude arrivait au milieu de la place, Messaline fit à son amant :

— As-tu aperçu des amis dans cette foule ?

— Non, mais ils sont groupés auprès des marches du temple. Au moment où Claude descendra du char, ils bondiront sur lui et le perceront de coups de poignard.

— Tu es certain de leur fidélité ?

— Comme de moi-même !

La litière parcourut encore une cinquantaine de pas jusqu'à un point où, brusquement surgis de la foule, à droite et à gauche, une vingtaine de soldats en armes s'élancèrent vers les deux amants.

Avant même que Silius ait pu se rendre compte de ce qui se passait, deux hommes. bondissant sur lui, l'arrachèrent de la litière et le jetèrent sur le sol, cependant que plusieurs autres agresseurs le perçaient de leurs glaives et de leurs poignards.

Stupéfaite, Messaline n'avait pas poussé un cri.

D'ailleurs, avant même qu'elle ait pu appeler à l'aide, les assassins s'étaient déjà enfoncés dans la foule qui, comme si elle fût complice, ouvrit ses rangs pour les laisser passer, se refermer, ensuite, derrière eux.

Ivre de douleur et de colère, l'impératrice sauta sur le sol et saisit entre ses bras le corps ensanglanté de son amant.

— Parle-moi, parle-moi ! cria-t-elle. Non, ce n'est pas vrai, tu n'es pas mort ?

Silius, à cet appel, ouvrit les yeux, un regard déjà éteint coula entre ses paupières et un faible sourire illumina son visage ; puis toute vie disparut en lui.

Cependant, d'immenses clameurs s'élevaient de la foule, mêlées de cris rauques et d'imprécations. De plusieurs rues donnant sur le Forum, venaient de déboucher des troupes de cavaliers prétoriens de la garde de l'empereur. Armés de piques, ils chargèrent vigoureusement la populace qui se dispersa de toutes parts.

— Trahis ! nous avons été trahis ! murmura Messaline. Adieu, Silius !

Elle remonta en litière et, laissant sur le pavé le cadavre ensanglanté de son amant, elle jeta aux porteurs :

— Au temple de Pan !

La litière reprit sa marche dans le Forum, maintenant presque complètement déserté par la foule, qu'avaient chassée devant eux les cavaliers. Claude était descendu de son char et, gravissant les degrés du temple, avait pénétré à l'intérieur.

Comme l'impératrice y parvenait à son tour, elle demanda à un des prêtres qui se tenait sur le seuil de la porte, pour la recevoir :

— La Syrienne est là ?

Le prêtre hésita un instant, puis répondit d'une voix sourde :

— Augusta, elle a été enlevée.

Un rugissement s'échappa de la gorge de l'impératrice :

— Enlevée ? Et ses gardiens ?

— Morts, Augusta !

Voici, en effet, ce qui s'était passé après que les prêtres de Pan eurent emmené Callidès de sa prison pour la conduire au temple de Pan. Au moment où les cavaliers prétoriens débouchèrent sur la place, la litière se trouvait sur le point d'arriver sur le côté gauche du temple, où s'ouvrait une porte secrète qui permettait aux initiés de gagner l'intérieur du sanctuaire.

Le reflux de la foule, devant la charge des centurions, rejeta la litière contre la muraille, entre la statue de Diane et celle de Mercure, qui ornaient cette partie de la façade, et l'immobilisa quelques instants.

A grands coups de leurs peaux de boucs, frappant à tour de bras sur les spectateurs épouvantés par la ruée des cavaliers, les prêtres s'efforcèrent de s'ouvrir un passage pour gagner la porte secrète qui se trouvait à une

dizaine de pas à peine, mais ils ne purent frayer un chemin à la litière. Alors, pour passer plus facilement, ils firent mettre pied à terre à la Syrienne ; mais soudain un groupe d'hommes armés les entoura et plusieurs individus bondirent sur les prêtres, cependant que Callidès reconnaissait Cléon parmi l'un des assaillants.

Déjà, celui-ci, la saisissant par le bras, lui criait :

— Vite ! Vite ! Fuyons ! Camille t'attend !

Un cri de joie échappa à la Syrienne :

— Camille ! Conduis-moi !

Le sculpteur et la Syrienne s'enfoncèrent dans la foule, qui, rejetée de tous côtés par les cavaliers, disparaissait dans les rues donnant sur le Forum.

Rapidement, Cléon et Callidès se jetèrent dans une ruelle, d'où ils gagnèrent la Voie Cerulea, près du temple d'Isis.

Quelques instants après, ils débouchaient sur les bords du Tibre, non loin de l'atelier du sculpteur. Comme ils y parvenaient, haletants de leur course rapide, Cléon dit à la Syrienne, en tendant le bras :

— Regarde !

Elle tourna les yeux vers le point qu'il indiquait et poussa un cri de joie :

— Camille !

A la fenêtre du premier étage de la maison,

deux personnes se tenaient côte à côte penchées : Camille et Nautila.

Cette vue donna des ailes à la Syrienne. Elle reprit sa course sans attendre Cléon et arriva sur le seuil juste comme le jeune prêtre du soleil y débouchait.

Elle s'abattit dans ses bras qu'il étendait vers elle dans un geste d'adoration.

Sans échanger une parole, ils demeurèrent quelques secondes enlacés.

Mais déjà, Cléon les arrachait à leur délire :

— Vite ! Vite ! sautons dans la barque ! Vous n'êtes pas sauvés. Craignez la vengeance de Messaline !

Camille entraîna la Syrienne vers le canot qui se balançait, attaché au vieux saule.

Le jeune prêtre et Callidès montèrent d'abord, puis Nautila et Cléon qui saisit les rames d'un bras vigoureux, et, après avoir dénoué la corde, poussa l'esquif au milieu du courant.

Aussitôt, le canot se mit à descendre avec rapidité dans la direction de la mer.

Immobiles, les deux amants se tenaient enlacés ; les yeux dans les yeux, ils savouraient l'ivresse de se trouver enfin réunis. Rien n'existait autour d'eux, leur amour suffisait à remplir leur âme tout entière.

Rome, cependant, grondait sur les sept collines, par les mille voix de ses esclaves, de

ses citoyens, de ses étrangers pourchassés, de tous côtés, par les centurions. Des appels de trompettes stridaient, couverts quelquefois par un ouragan de rauques clameurs.

La barque glissait rapide entre les quais où des trirèmes, des galères et des bateaux marchands, semblaient endormis.

Enfin, comme elle parvenait au confluent du ruisseau des Quirites avec le fleuve, c'est-à-dire, au sortir des faubourgs, Cléon la poussa vers la rive droite du Tibre, auprès d'un énorme bateau chargé de marchandises, sur l'avant duquel se tenaient plusieurs matelots, reconnaissables aux étoffes coloriées enveloppant leur gorge. La barque accosta le navire.

— C'est là, fit Cléon. Adieu, Camille ! Que Vénus Aphrodite vous protège !

Les deux frères se tinrent un instant embrassés. Nautila baisa Callidès sur les lèvres.

— Adieu, sœur ! dit-elle.

Bientôt, tirant sur les rames, Cléon commença à remonter le cours du fleuve. Appuyés sur l'arrière du bateau marchand, Camille et la Syrienne regardaient, les yeux embrumés de pleurs.

Le soleil se couchait sur le fleuve et les ténèbres commençaient à descendre, mais, éternelle, l'étoile d'amour brillait dans le cœur des amants.

CHAPITRE XVI

GALÉRIUS, LE CENTURION

La mort de Silius, puis la fuite de Callidès avaient d'abord abattu la terrible impératrice. Mais, en elle, l'égoïsme dominait tout et l'oubli se faisait vite dans son âme.

Silius assassiné, un autre le remplacerait. Callidès disparue, que lui importait ! Mais si jamais elle retombait entre ses mains...

Dix jours s'étaient à peine écoulés depuis les Lupercales, que Messaline recommençait sa vie de débauche. Cependant, la main du Destin était sur elle.

Claude avait appris avec joie la mort de Silius, mais il avait résolu un autre crime : celui de se débarrasser de l'impératrice.

Il craignait, en effet, que celle-ci, par ven-

geance, le fît empoisonner ou poignarder, et il voulut prendre les devants.

Un soir, il appela auprès de lui Galérius, le plus fidèle de ses centurions, s'enferma dans sa chambre et, loin des oreilles indiscrètes, il eut une longue conversation avec lui.

Lorsque l'officier le quitta, Claude dit :

— Si tu réussis, Galérius, je te fais nommer consul !

— Je réussirai, Augustus !

— Surtout, que personne ne se doute que, derrière sa mort, se cache la volonté impériale

— Sois sans crainte, César, j'agirai prudemment !

— Que Némésis te soit favorable !

Messaline, cependant, se rendait compte que, depuis les Lupercales, il y avait quelque chose de changé autour d'elle. Chacun semblait la fuir.

Les premiers jours, elle n'eut pas le courage de se rendre au palais de Silius, comme si elle eût craint d'y découvrir quelque présage sinistre.

Cependant, un soir elle se décida.

A la tombée de la nuit, quittant furtivement ses appartements, elle gagna la Colline aux fleurs et pénétra dans le palais par la petite porte secrète qui lui permettrait de s'introduire

ou de sortir à son gré de l'habitation sans révéler sa présence.

Un calme étrange régnait dans le palais.

A cette heure, où les lampes auraient dû être allumées dans l'atrium et dans les péristyles des deux ailes, nulle clarté ne brillait.

Une crainte brusque envahit l'âme de l'impératrice.

— Que se passe-t-il ? murmura-t-elle. Pourquoi ce silence ?

Elle monta lentement les degrés éclairés par la lueur de la lune ruisselant sur le palais par-dessus les arbres, et s'arrêta sur le seuil de l'atrium pour écouter.

La maison semblait morte : pas un bruit ne s'y faisait entendre.

Un frisson secoua Messaline : ce silence implacable l'écrasait.

Brusquement une chouette hulula par trois fois dans les branches voisines et son cri se prolongea, lugubre, dans la nuit.

— Ils m'ont tous abandonnée, fit à mi-voix l'impératrice. Les lâches! Depuis la mort de Silius, ils craignent pour leur propre vie. Je me vengerai !

Elle appela :

— Ictus ! Ictus !

Mais rien ne répondit à sa voix.

Alors, elle répéta par deux fois :

— Les lâches ! Les lâches !

Résolument, elle entra dans l'atrium dont la porte était restée ouverte. La petite lueur de la lampe qui brûlait éternellement au-dessous des dieux Lares guidait ses pas. Elle y alluma une torche de résine et gagna les appartements de Silius.

Tout y était à la même place et le lit parfumé, toujours près, semblait attendre la venue des deux amants.

Un sourire douloureux glissa sur les lèvres de Messaline, puis elle releva le front dans un geste de défi, en murmurant :

— Il n'oserait pas !

Secouant la funèbre pensée qui venait lui effleurer l'âme de son aile noire, elle ajouta :

— Faisons-nous belle pour cette nuit.

Ayant fixé la torche de résine dans une griffe de fer proche d'un grand miroir ovale de plomb qui la reflétait tout entière, elle se déshabilla.

Dans les appartements de Silius, comme au palais de Claude, elle avait toujours les robes, les tuniques, les sandales et autres colifichets de la toilette, qui lui permettaient de changer à tout instant de costume, à son gré.

Nue, elle était admirablement belle avec ses chairs roses et fermes comme celles d'une vierge.

Cette vue la fit sourire et elle murmura avec orgueil :

— Qui donc pourrait me résister ?

Elle revêtit une tunique rose transparente, chaussa des sandales de couleur safran et s'enveloppa tout entière dans un manteau léger de laine blanche. Autour de ses cheveux, serrés dans une résille dorée, un ruban traçait son cercle d'un bleu sombre brodé d'argent.

Lorsque Messaline se fut contemplée quelques instants dans la glace, elle fit à mi-voix :

— Et maintenant allons rendre visite à Tiro Græculus ! Voici bien longtemps que je ne suis allée le voir ; j'aime les clients de sa taverne.

Tiro Græculus, ou Tiron, le petit Grec, était installé non loin des bords du Tibre à cinq cents pas environ de la Colline aux fleurs. Sa taverne était le rendez-vous des matelots étrangers : siciliens, grecs, syriaques, égyptiens qui venaient décharger leurs bateaux amarrés aux quais tout proches.

Messaline arracha la torche de résine de sa gaine de fer, quitta les appartements de Silius et gagna le péristyle où elle éteignit la torche.

Puis, elle descendit dans le jardin, ouvrit la petite porte secrète et se glissa dans la rue où elle commnça à marcher rapidement.

Les lieux étaient déserts, peu fréquentés dans le courant de la journée, et la nuit ne s'y rencon-

traient que de rares passants, ivrognes attardés ou esclaves porteurs de messages, coupant au plus court pour regagner le logis de leurs maîtres.

Messaline arriva au bout de la ruelle et déboucha sur les quais. Ils étaient silencieux, et comme lavés d'argent par la lune. Sur les bords du fleuve, des barques sombres dansaient, amarrées à des anneaux de fer.

Au bout de cinq minutes à peine, l'impératrice parvint près de la taverne de Tiro Græculus. Elle était légèrement en retrait sur le quai, adossée à un bouquet d'arbres. Noire, une lueur piquait d'une étoile un de ses côtés : des cris joyeux s'en élevaient mêlés à des chants cadencés par les notes grêles des tympanons ou des cliquetis aigres des castagnettes.

L'entrée de la taverne était du côté du bouquet d'arbres. Messaline ne l'ignorait pas. Elle fit donc le tour de la maison et vint frapper à la porte. Celle-ci s'ouvrit aussitôt. L'impératrice se glissa à l'intérieur dans un couloir sombre et entra dans une vaste salle largement illuminée où se trouvait une foule d'hommes et de filles qui, pour l'instant, suivaient avec un intérêt passionné la danse de trois femmes. deux négresses encadrant une blanche, qui se livraient à des acrobaties d'hystériques en délire, aux accents d'une musique démoniaque,

déversée par cinq ou six individus placés au pied d'une estrade.

Messaline jeta un regard circulaire dans la salle.

Aussitôt, elle tressaillit.

Dans un angle, elle venait d'apercevoir deux yeux fixés sur elle, comme des charbons de feu : ceux de Galérius, le centurion, qu'elle connaissait bien et à qui, un jour, elle s'était refusée, alors qu'il avait osé lui demander l'aumône de son corps.

Galérius, l'âme damnée de Claude, que faisait-il dans cette taverne ? Un obscur pressentiment fit deviner à Messaline que c'était pour elle qu'il était là. Et soudain, une peur incompréhensible l'envahit. Elle recula lentement vers la sortie de la salle, s'élança dans le couloir et gagna la porte de la rue, qu'elle ouvrit et bondit au dehors. Mais Galérius était déjà derrière elle. Alors, l'impératrice s'arrêta comme une bête traquée qui, sentant que rien ne peut plus la soustraire au danger, se retourne pour faire tête à l'ennemi. Messaline regarda le centurion en face et comprit aussitôt ce qui l'attendait :

— Tu ne vas pas me tuer, Galérius ! cria-t-elle.

Elle fixait le soldat, pâle de frayeur, et rendue plus belle encore par son épouvante. Dans les

yeux de Galérius, elle lut son admiration. Et un immense espoir lui traversa l'âme.

Brusquement, avec cette impudence inconsciente de la courtisane que ne répugne nul contact de mâle, elle s'avança vers le centurion et jeta ses bras nus, dégagés du manteau de laine blanche, autour du cou du soldat, approchant son visage parfumé du visage rude.

— Tu m'aimes, toi, dit-elle ; je le sais !

Galérius essaya de se dégager ; mais le contact de deux lèvres brûlantes sur les siennes l'affolèrent. Il saisit l'impératrice entre ses bras et l'entraîna dans un bosquet de tamaris.

Un gazon grêle croissait au pied des murs.

L'impératrice s'y laissa tomber, entraînant le centurion dans sa chute.

L'acte d'amour s'accomplit dans une sauvage étreinte. Chez Messaline, la crainte de la mort semblait augmenter sa frénésie de plaisir ; Galérius râlait de joie d'une possession longtemps espérée, enfin obtenue.

Messaline serrait entre ses bras le centurion d'une furieuse étreinte qui semblait être éternelle. Celui-ci la subit un instant, puis brusquement s'en arracha.

Il se redressa, tandis que Messaline se levait à son tour. Un sourire de triomphe illuminait le visage de celle-ci ; une fois de plus la divine amoureuse avait vaincu.

Cependant, orgueilleuse et méprisante, elle fixa ses yeux sombres sur le soldat :

— C'est l'Empereur qui t'a ordonné de me tuer ? demanda-t-elle.

— Oui, Augusta, répondit le centurion d'une voix sourde.

Messaline gronda :

— Qu'il prenne garde ! Locuste a des poisons qui ne pardonnent pas !

Puis, paraissant soudain oublier sa vengeance, elle fit au centurion :

— Tu as jusqu'à demain avant de revoir l'Empereur. Viens avec moi cette nuit.

Elle le saisit par le bras et, penchant vers lui ses yeux sombres :

— Conduis-moi jusqu'à mon palais de la Colline aux fleurs.

Et elle murmura à mi-voix, pour elle-même :

— Je veux revoir Mammurra... Elle me dira mon destin.

A travers les ombres parfois éclairées de lune, aux carrefours, l'impératrice et le centurion suivirent le dédale des ruelles pour déboucher enfin sur la route conduisant au palais. Ils n'y pénétrèrent point. Ils contournèrent extérieurement la muraille entourant les jardins et Messaline s'enfonça sous les arbres de la forêt, prenant le petit sentier conduisant à la grotte de la sorcière.

Galérius la suivait, ignorant où elle voulait aller.

Comme elle arrivait presque à l'entrée de la grotte de Mammurra, celle-ci parut sur le seuil. Elle avait un hibou sur l'épaule droite et le renard auprès d'elle se mit à glapir :

— Que me veux-tu ? cria-t-elle. Je te reconnais, fille des Césars, va-t'en !

Et elle tendit son bras menaçant vers Messaline.

Celle-ci recula d'abord, pleine d'épouvante, puis, comme poussée par une force supérieure, elle avança vers la sorcière.

Les dents serrées, elle dit :

— Je veux savoir ma destinée.

Mammurra éclata d'un rire terrible :

— T'ai-je menti, l'autre jour ? Ton amant n'est-il pas mort ?

— Oui, balbutia l'impératrice.

— Te souviens-tu de ce que je t'ai prédit ?

— Que je mourrais sous le poignard d'un centurion !

Messaline, tournée vers Galérius qui, plein d'une terreur superstitieuse, écoutait cet extraordinaire dialogue, cria railleusement :

— Elle est folle ! Elle est folle ! Tu m'aimes, toi, et tu ne me tueras pas !

— Je t'aime, Augusta, fit sourdement le soldat.

Mais Mammurra les regarda avec des yeux pleins d'une sombre flamme :

— Insensée, cria-t-elle, la main des Parques est sur toi, et tu n'échapperas pas à ta destinée!

L'impératrice frissonna et une livide pâleur couvrit son visage. Elle saisit Galérius par le bras et fit à voix basse :

— Fuyons, j'ai peur !

Elle entraîna le centurion dans le sentier, et tous deux disparurent dans l'ombre des arbres.

Poussé par un instinct secret, qui la détournait de revenir au palais des Césars, Messaline se dirigea vers le Tibre qu'ils gagnèrent bientôt.

Devant eux, la Rome aux sept collines luisait sous la clarté éblouissante de la lune qui déversait sur elle sa couleur d'argent. Des bruits lointains et confus arrivaient à leurs oreilles dans le mystère du silence.

L'Augusta s'adossa à un tamaris et regarda la ville immense.

A quoi songeait-elle ?

Immobile et muet, Galérius la regardait.

Les eaux du Tibre glissaient, lentes et moirées d'argent, à travers les branches odorantes. Au loin, dans une villa située sur la rive opposée, un chien aboyait par instant, auquel répondaient d'autres abois plus lointains encore et à peine perceptibles.

Et soudain, ce fut sur le fleuve comme un bruit de rires et de chants. Une barque apparut, rasant presque la berge, pleine de matelots et de filles à demi nues ; deux musiciens se tenaient à l'arrière, jouant de la cithare.

Leur vue sembla tirer Messaline de son étrange rêverie.

Elle se tourna vers son compagnon, et fit :

— Viens ! Ceux-là savent comprendre la vie.

Pendant quelques instants ils suivirent la rive déserte du Tibre, puis, gagnant les faubourgs, à travers le dédale des ruelles encore muettes et noires, ils arrivèrent au palais de la Colline aux fleurs.

Comme ils montaient les marches du péristyle, Messaline se retourna.

Le jour commençait à poindre et une lumière à peine grise barrait l'horizon. Quelques coqs se mirent à chanter et l'impératrice entraîna le centurion dans le palais.

Dans l'atrium, une torche achevait de s'éteindre, jetant ses dernières et jaunâtres clartés.

Le bruit des pas retentit lugubrement sur les dalles.

Et tout à coup, les portières des chambres donnant sur l'atrium se soulevèrent, plusieurs hommes armés apparurent, deux d'entre eux élevant des flambeaux.

Messaline et son compagnon, surpris, s'arrêtèrent. Galérius tira le court glaive pendu à sa ceinture. Mais, avant qu'il ait pu s'en servir, une flèche vibra dans l'air et vint se planter dans sa poitrine.

Il ouvrit les bras, lâcha son arme et tomba sur la mosaïque blanche qui se rougit de sang.

Immobile, l'Augusta regardait ses agresseurs.

Elle comprit que la prédiction de la sorcière allait s'accomplir, car elle avait reconnu des prétoriens de la garde de l'Empereur.

Alors, orgueilleusement, elle se redressa ; puis, d'un geste brusque, arrachant la tunique légère qui l'enveloppait, elle apparut divinement nue sous la clarté vacillante des flambeaux.

Et elle dit :

— Oserez-vous frapper votre impératrice?

Un murmure d'admiration s'était levé parmi les soldats ; mais celui qui paraissait être le chef s'avança vers Messaline le poignard levé et le lui plongea brusquement dans la poitrine

Elle poussa un gémissement sourd, vacilla quelques secondes et s'abattit le front contre le pavé où elle demeura immobile.

EPILOGUE

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR

Le soir du quatrième jour depuis leur départ de Rome, Callidès et Camille, enlacés sur la proue du navire, aperçurent les côtes de la Sicile qui se cuirassaient d'or sous les derniers rayons du soleil couchant.

Heureuse avait été la traversée, car une brise légère enflant les voiles avait aidé le rythme des rameurs battant le flot d'un geste cadencé.

Selon la promesse faite à Cléon, le commandant du bateau devait conduire les deux jeunes gens à Syracuse où ils trouveraient l'hospitalité chez Varius, un ami du sculpteur, pour lequel ils avaient un message.

Comme la nuit tombait, ils entrèrent dans le port ; une fillette, qui vendait des fleurs sur le quai, les conduisit à la demeure de Varius.

Elle se trouvait non loin du port, au pied de la montagne dominant la ville.

Varius était un homme jeune encore, riche d'esclaves et de sagesse.

Camille lui remit la lettre de son frère que Varius lut à haute voix :

« Cléon, à son ami Varius, salut !

« Je t'envoie, pour veiller sur eux, comme

sur tes propres enfants, mon frère Camille et sa fiancée Callidès. Ils écouteront tes conseils et seront tes hôtes aussi longtemps que tu le jugeras nécessaire, après avoir écouté le récit de leurs souffrances.

« Que Jupiter soit avec toi ! Porte-toi bien !

« CLÉON. »

Varius contempla un instant les jeunes gens qui, appuyés l'un contre l'autre, le regardaient, leurs têtes rapprochées.

Il sourit et, frappant sur un timbre de bronze, appela le maître de ses esclaves auquel il donna quelques ordres à mi-voix.

Puis, tourné vers les fiancés, il leur dit doucement :

— Néanos va vous conduire.

Suivant leur guide, Callidès et Camille montèrent deux étages d'un escalier de marbre jaune veiné de noir. Une porte s'ouvrit que le maître des esclaves leur désigna de la main, puis il s'éloigna. Les jeunes gens entrèrent.

La pièce était vaste et largement aérée par une grande baie donnant sur la mer. A droite, le lit bas s'allongeait, éclairé par une lampe de cuivre placée vers la tête sur un socle de marbre ; des sièges en bois de citronnier alternaient avec des statues représentant les divinités favorables aux voyageurs et aux amants.

Sur les murs brillaient des miroirs d'argent ou de métal poli.

Callidès s'approcha de la baie ouverte qui donnait sur un grand balcon. Elle vint s'accouder à la balustrade, cependant que Camille, appuyant la main sur son épaule, se penchait auprès d'elle.

La nuit voluptueuse enveloppait déjà de voiles odorants la ville, qui commençait à s'emplir de silence. Au-dessus de la tête des jeunes gens, les étoiles, dans le ciel transparent, semblaient se rapprocher et darder sur eux les regards d'or de leurs prunelles scintillantes. La maison s'enveloppait d'un souffle parfumé plein de rumeurs étranges et de vagues murmures : frôlements d'insectes et de fleurs, frissons de champs de roses, de bois d'orangers, de haies de géraniums, de bosquets de mimosas et de tamaris. Un alanguissement délicieux envahit Callidès qui tourna vers Camille son visage où luisaient des yeux pleins d'une flamme tendre :

— Je t'aime, bien-aimé ! murmura-t-elle en lui tendant les lèvres.

Il se pencha vers la bouche offerte, et répondit d'une voix tremblante de passion contenue :

— Moi aussi, je t'aime, bien-aimée !

Et leurs lèvres longuement unies scellèrent leur serment d'un éternel amour.

FIN

TABLE DES MATIÈRES



Imprimerie des Editions Prima.